

P. A. Galtsoff
P. SIMON ERÉMIAN

De Sultan Médjid
à Sultan Mourad

Roman historique et descriptif

avec une préface

DE M. JEAN MINASSIAN



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte

2783

P. SIMON ÉRÉMIAN

De Sultan Médjid
à Sultan Mourad

Roman historique et descriptif

avec une préface

DE M. JEAN MINASSIAN



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte

SISMANOGLIO



Préface

L'auteur du présent ouvrage, P. Simon Érémian, est une des figures les plus distinguées de la congrégation des Mékhitaristes de Venise. C'est peut-être la plus populaire.

Le P. Érémian doit cette popularité à l'activité féconde qu'il n'a cessé de déployer, depuis qu'il manie la plume, dans presque toutes les branches de la littérature. Roman, théâtre, nouvelle, poème en prose, étude-critique, le P. Simon a cultivé tous ces genres avec une égale facilité, une égale maîtrise, un égal succès.

Ses ouvrages sont, par conséquent, aussi nombreux que variés.

Citons entr'autres : Douguine, roman historique, dont un beau passage, traduit en français, parut dans la revue La Patrie; La Crise, roman; Malédiction, Le Vœu, Saténig, tragédies; Le P. Alichan, Bédros Tourian, Hrand Nazariantz. Écrivains arméniens (1^{re}, 2^{me}, 3^{me}, 4^{me}, 5^{me}, 6^{me} séries). études-critiques; Tableaux, poèmes en prose, Constantinople, impressions de voyage, etc.

* *

Au sujet de ce dernier ouvrage, qui a plus d'un rapport avec Sultan Médjid, le journal la Turquie publiait un article dont nous croyons devoir détacher le passage suivant :

« Après tant d'écrivains, le P. S. Erémian vient aussi de publier un livre sur Constantinople.

« Ce n'était guère là tâche simple et facile, car tout ou presque tout ayant été dit sur la ville des sultans, le P. Simon avait à éviter le redoutable écueil des répétitions, des réminiscences et des banalités.

« Il y a réussi, et ce n'est pas là un mérite médiocre.

« L'auteur était arrivé à Constantinople à une époque particulièrement suggestive : les événements de 1908 avaient changé, à certains égards de façon complète, la physionomie de l'indolente Stamboul. Ses yeux ont, par conséquent, vu des choses auxquelles il ne fut donné d'assister ni à Théophile Gautier, ni à De Amicis, et encore moins à Blowitz, venu ici en pleine tyrannie hamidienne.

* *

« Dans un avant-propos de quelques lignes, l'auteur dit : « De Amicis a écrit son livre : CONSTANTINOPLE, en tirant un substantiel parti de l'ouvrage du même titre de Théophile Gautier. Pour ma part, je m'en suis tenu à ce que j'ai vu et aux impressions que j'ai éprouvées. »

« En effet, dans le volume du P. Erémian, on relève surtout des impressions, on serait presque tenté de dire des impromptus.

« Chaque chapitre — il y en a 41 — a été écrit à une date différente. Les dates sont même très espacées, puisqu'elles vont du 13 décembre 1909 au 1^{er} octobre 1912.

« L'auteur ne pouvait se dispenser de parler du Baïram, du Palais de Tchéragan, du Musée, de Yildiz, d'Eyoub, de Ste-Sophie, du Printemps à Constantinople, etc. La capitale des Osmanlis n'est-elle pas surtout dans certains monuments, certaines cérémonies, certains sites ? »

« Mais à côté de ces passages descriptifs où le P. Simon a eu raison de s'écarter de formes, de règles conventionnelles ou classiques qui semblent aujourd'hui bien désuètes, on savoure de très beaux morceaux sur la vie politique, littéraire, économique des Ottomans en général et des Arméniens en particulier. Ministères, assemblées, écoles, journaux, théâtres, cénacles, usines, tout enfin, tout ce qui a trait à la vie, à la vie intensive d'une nation est passé en revue, touché d'un pinceau vif, alerte, qui néanmoins vise plutôt au vrai qu'à l'effet. »

Les lignes qui précèdent peuvent s'appliquer aussi à Sultan Médjid, avec cette différence que cette fois le P. Simon, n'écrivant pas une relation de touriste, mais un roman ou une histoire — comme on vou-

dra — et ayant, par conséquent, une action à conduire, a eu soin de relier les épisodes et les tableaux. En outre, il déclare avoir consulté divers auteurs. Pour la partie historique et topographique : les travaux de Polycarpe Ventura, Théophile Gautier, H. Barth, J. B. Lechevalier, Djémaledine bey, Georges Doris, etc.; pour la partie ayant trait aux Ulémas : une étude de Mrmrian, l'Histoire contemporaine, du P. M. Nourihan, les Lettres sur la Turquie, de M. A. Ubicini, etc.

Des personnes compétentes lui ont aussi fourni de précieux renseignements.

Le P. Erémian a puisé le sujet de son récit dans une époque qui, malgré les nombreux ouvrages qui l'ont retracée, est encore insuffisamment connue.

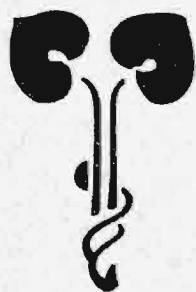
Le lecteur trouvera dans Sultan Médjid des choses réellement curieuses et inédites qu'il lira, nous n'en doutons pas, avec un vif intérêt.

Le P. Simon touche parfois à des sujets délicats. Il le fait avec un tact infini,

*se montrant aussi judicieux observateur
que fin psychologue.*

*Nous n'en dirons pas davantage, le
livre que nous présentons étant de ceux
qui gagnent tout de suite la faveur du
public.*

J. MINASSIAN.



De Sultan Médjid

à Sultan Mourad

SISMANOGLIO
NICANO



I

Les Immortelles

Abdul-Médjid souleva le rideau rouge d'une fenêtre de Bagdad-Kiosk, à Séraï-Bournou.

La journée était splendide, mais le Padichah se sentait triste et troublé malgré lui : il venait de signer un arrêt de mort...

Les interprètes des textes sacrés l'avaient contraint à ratifier cette sentence.

En ce moment, une de ses favorites, Eminé sultane, parée d'une magnifique toilette toute ruisselante de pierreries, en-

tra, et ayant baisé le bord du vêtement de Sa Hautesse, resta agenouillée.

Le Khalife comprit qu'Eminé avait une prière à lui adresser.

— Que désires-tu ? fit-il de sa voix douce.

— Dieu vous accorde, Sire, des jours plus nombreux que les grains de sable. On doit pendre aujourd'hui un mécréant à Baluk-Bazar. Nous serait-il permis d'assister à l'exécution ?

— Oui, ma belle.

Eminé sortit toute joyeuse. Elle n'avait pas encore atteint le grand bassin en marbre, qu'elle aperçut aux fenêtres du gynécée les sultanes Fatma et Chéfika qui, à travers la fente des rideaux, lui faisaient des signes interrogateurs.

La réponse d'Eminé parut les satisfaire.

C'était une journée d'août de l'année 1843.

L'étouffante chaleur de la température contribuait à augmenter le trouble du Padichah. Il égrenait lentement son précieux chapelet d'ambre jaune. Le chambellan

de service avait reçu l'ordre de ne lui soumettre aucune supplique.

Comme pour contraster avec cette tristesse du monarque, le Palais nageait dans la joie.

La porte monumentale de cette résidence rappelle, toutes proportions gardées, la majesté de l'arc de triomphe de Trajan.

En traversant cette entrée des Padichahs, vous apercevez, des deux côtés, dans des vitrines, des rangées de haches dont le fer luisant est gravé merveilleusement d'inscriptions dorées.

D'un pas pressé, les secrétaires de Sa Hautesse traversent l'arcade dont les murs et le plafond sont ornés de fresques superbes.

Chaque secrétaire serre sous son bras un encrier turc et un rouleau de papier. Ils entrent dans le bâtiment d'en face, bel édifice de style arabe. C'est là que l'on écoute la lecture des requêtes adressées à Sa Hautesse.

A côté, on aperçoit la façade à la fois mystérieuse et majestueuse de la Biblio-

thèque impériale où les Européens les plus ingénieux n'ont pu trouver accès.

A ce propos, les *Les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres de France* rapportent que Louis XV envoya à Constantinople l'abbé Sevin, à l'effet de chercher dans cette Bibliothèque un manuscrit important. Ce fut en vain.

L'abbé ne réussit pas à se faire ouvrir les portes de ce lieu qui restait aussi inaccessible que les sanctuaires antiques.

On voulut convaincre l'envoyé du roi de France qu'il n'existait aucun manuscrit, le sultan Mourad IV ayant, à son avènement au trône, fait brûler tous les ouvrages grecs.

Le Vénitien Toderini réussit néanmoins à pénétrer dans la Bibliothèque et à former un catalogue des différents ouvrages qu'elle contenait, parmi lesquels on peut citer plusieurs exemplaires des œuvres de Tite-Live, Homère, Tacite.

Le succès de Toderini n'est pas si surprenant, car cet érudit, qui écrivait une histoire de la littérature turque — ouvrage

qui a même vu le jour — avait droit à être considéré comme un privilégié.

A gauche, s'allonge une bâtisse blanche. Pour y aller, le Padichah doit s'avancer sur les genoux, car cette enceinte est sacrée : là se trouve le manteau du Prophète.

Parallèlement à cet édifice, sur des ruines byzantines, s'élèvent des bâtiments carrés qui ressemblent à des prisons. Ils contiennent les trophées des victoires de l'Islam.

Le sultan est toujours à la fenêtre. Son regard erre sur le Bosphore. De cette hauteur, le coup d'œil est ravissant.

Le Vieux-Sérail est appelé aussi *Darus-Saadet*, — asile du bonheur. Mais le sultan n'y est pas heureux. Les femmes du harem essayent, par mille moyens, d'égayer leur vie.

En bas, des caïques recouverts d'éhrams sillonnent l'onde azurée de la Marmara.

Eminé et ses compagnes quittent le gynécée.

Le magnifique escalier de marbre par le-

quel descendent les femmes du sultan va jusqu'au bord de la mer. Toutes ces favorites sont fastueusement parées. Des suivantes arabes éventent leurs visages voilés, avec des plumes d'autruche.

Les embarcations s'approchent pour prendre les sultanes, ces immortelles fortunées du harem, puis gagnent le large.

Après une promenade dans la Marmara, les caïques se dirigent vers Baluk-Bazar où doit avoir lieu l'exécution.

Soudain, là-haut, Abdul-Médjid pousse un soupir et jette loin de lui le chapelet d'ambre. D'un pas fébrile, il va et vient dans la pièce.

Il avait aperçu le bateau chargé de la malle noire dans laquelle était enfermé le condamné. On venait d'extraire celui-ci de la tour de Roumélie-Hissar qui, à cette époque, servait de prison d'Etat.

Le peuple était massé devant la porte de Baluk-Bazar, à Galata.

Une partie de cette multitude se pressait là par curiosité, une partie, pour pleurer, une autre pour protester.

Les bourreaux, la corde à la main, attendaient.

Dans les centres arméniens, les bedeaux, d'une voix plaintive, invitent le peuple à se rendre à Baluk-Bazar.

A cette époque, les clochers n'étaient pas tolérés et l'on ne pouvait pas faire entendre le son des cloches, de sorte que tout appel religieux devait se faire par l'entremise des bedeaux ou des crieurs publics.

Une foule compacte venue de Coum-Capou, Scutari, Péra, Galata, Haskeuy et surtout de Psamatia, se presse à Baluk-Bazar.

Le condamné est un certain Hovaghlim, originaire de Psaamtia. Ayant, quelques années auparavant, abjuré la religion chrétienne pour embrasser l'islamisme, il était, dans la suite, revenu au culte de ses pères et vivait sous un travestissement européen. Dénoncé à l'autorité, il avait été arrêté et emprisonné. Toutes les tentatives pour le faire revenir à l'islamisme étant cependant restées vaines, le tribunal du Chéri l'avait condamné à la peine ca-

pitale, seul châtement prévu pour les négats.

Les parents de Hovaghim, consternés, avaient présenté une déchirante supplique à l'ambassadeur de Russie, invoquant son intervention.

Le représentant du tzar, quoique sincèrement ému, conseilla aux pétitionnaires de s'adresser à son collègue d'Angleterre, lord Canning.

Celui-ci s'était empressé de charger le premier drogman, Pisani, de demander à la Sublime Porte la grâce et l'élargissement du détenu.

Le grand-vézir Réouf pacha avait écouté avec bienveillance la sollicitation du premier drogman et avait promis de la soumettre au conseil des ministres et à celui des ulémas. Bref, Pisani avait quitté le sadrazam, avec l'assurance que la vie de Hovaghim serait épargnée.

Mais au conseil, Riza Alipacha, le mufti, et deux autres ministres s'étaient opposés à la grâce, de sorte que la sentence avait dû être maintenue.

Le condamné est amené à Baluk-Bazar où se trouvent déjà ses parents.

Qui aurait cru qu'une demande de lord Canning pouvait être rejetée ?

Mais voici que l'on déshabille Hovaghim qui est hissé, tout nu, sur l'échafaud. Le *djellat* brandit dans l'air sa hache luisante...

Dans les innombrables embarcations qui se pressent sur la mer, près du rivage, chacun est debout, pour voir... Les uns laissent éclater leur joie sur leur visage ; d'autres sont tristes et pleurent. Dans la foule se trouve Avédis Berbérien, greffier du patriarcat de Coum-Capou, qui prend des notes.

Les parents du condamné ne cessent de crier qu'on doit lui faire grâce de la vie, que lord Canning a obtenu, à cet effet, de la Porte, une promesse formelle.

Tandis que retentissent les cris des parents et les clameurs de la multitude, la hache du bourreau s'abat sur le cou de Hovaghim, qu'elle tranche d'un seul coup...



II

Indifférence

La capitale byzantine restait indifférente devant les drames. Exécuter quelqu'un, condamner un innocent, rendre une famille malheureuse, tuer un monarque ou un *raya*, tout cela, dans Byzance, ne signifiait rien. Seul l'intérêt politique pouvait donner lieu à des réclamations. Pour Byzance, la barbarie était comme une nécessité. Les empereurs romains, grecs et arméniens persécutaient et étaient persécutés à un égal degré. La perfidie avait élu domicile à la cour. Empereurs chrétiens

et sultans musulmans étaient les victimes des dissensions intestines. Les îles des Princes assistaient, éternels témoins, aux scènes cruelles provoquées par les souverains, et, à l'ombre de la haute tour de Galata, le *raya*, terrifié, se courbait devant les arrêts impitoyables des sultans et des janissaires.

Et cependant, cette cité d'horreur a constamment eu un charme irrésistible pour tous les peuples anciens et modernes. Napoléon lui-même la considérait comme la capitale de l'univers. Ce paradis terrestre des sultans, tissé de rêves dorés, vit et est aimé de tous. Qu'importe que ses rues soient souillées de boue ou de sang !

Les deux rives de la Corne d'Or, avec la double rangée de bâtiments de pêche ou de commerce qui les longe et dont les mats nus se dressent obliquement vers le ciel, donnent l'impression des bosquets en hiver, après la chute des feuilles. Le brouillard qui s'étend sur les toits imprime un aspect magique aux maisons, aux hans, aux boutiques appuyés les uns aux autres,

et, en quelque sorte, se soutenant. Les croissants d'or des minarets scintillent au soleil : on dirait des étoiles diurnes. Assis devant les cafés, le peuple, paresseux, fume son hachich ou son tabac. Il est indifférent aux choses de la vie. Sur le Pont, le mouvement n'a pas d'arrêt. Il semble mécanique. Les gens du Tcharchi vont et viennent. Le derviche qui a perdu la vue ouvre, grands, ses yeux vers le ciel et demande l'aumône. Auprès de lui, sur la même ligne, sont les vendeurs de *simits*, de gâteaux, de pistaches, qui invitent les passants à acheter leur peu précieuse marchandise. Sur toutes les hauteurs de la ville, à At-Méidan, à Chichli, à Taxim, le vent soulève des nuages de poussière qui masquent le grand, l'immense panorama de Stamboul. Mais cette capitale est toujours belle, même quand la poussière l'enveloppe, au soleil ou dans la boue, par la tempête ou dans l'incendie, en l'horreur tragique des massacres ou dans les affres des secousses sismiques...

Les embarcations du harem, de retour

de Baluk-Bazar, longent la rive de Cabatache.

Cette rive avait jadis pour les Constantinopolitains un attrait particulier. Le bruit harmonieux des vagues y rappelait une légende mythologique. Les embarcations du harem erraient, s'attardaient dans ces parages, croyant percevoir l'écho de chants mélodieux.

Voici ce que la légende rapporte sur les rives de Cabatache.

La musicienne byzantine, Chalkis, allait, tous les jours, y faire entendre son chant. Sa voix avait un charme si puissant, qu'un dauphin montait à la surface des eaux, pour l'écouter.

La jalousie mit fin à cette idylle. Le berger Carandos tua le poisson, et Chalkis, le cœur brisé, en recueillit le cadavre qu'elle enterra près de la mer. La tombe ressemblait à un îlot, et lorsque les eaux se retiraient, il apparaissait sous la forme d'un dauphin. Longtemps cet endroit fut appelé Dauphin et Carandos. Depuis lors, le poisson enterré écoute le murmure des vagues qui battent le rivage.

Les femmes du sultan Médjid passent par là, et chantant elles-mêmes, rentrent à Séraï-Bournou.

La sultane Eminé paraît devant Sa Hautesse et exprime au Padichah, en son nom et en celui du harem, de profonds remerciements pour la permission qu'elle avait bien voulu leur accorder. Mais le monarque ne répond pas ; il est toujours triste. Eminé s'efforce de le distraire.

— Seigneur, roucoule-t-elle, si j'avais su que votre mélancolie allait durer si longtemps, je me serais rendue en personne à Arab-Djami où j'aurais puisé dans le vase d'ébène un peu de cette liqueur merveilleuse, blanche comme le lait, pour l'apporter à mon Maître.

— Eminé, fais boire cette eau à Chéfi-ka, qui va être mère. Elle doit en avoir besoin.

— Mais, Seigneur, puisque la tristesse vous opprime, pourquoi refusez-vous cette liqueur qui sait donner la joie ?

Abdul-Médjid ne se fâcha pas, et l'insistance d'Eminé ne valut aucune réprimande à la jeune femme.

En ce moment, entra le chambellan de service.

La sultane Fatma sollicitait, à son tour, la faveur d'être introduite auprès de Sa Hautesse.

— Qu'elle vienne, fit Abdul-Médjid.

La favorite, tenant une burette dorée, s'avance vers le souverain. Elle verse dans la coupe enrichie de brillants l'eau-de-vie précieuse et la lui offre.

Sa Hautesse porte, en esquissant un sourire, la coupe à ses lèvres. La liqueur lui est versée à plusieurs reprises, et elle l'absorbe avec un visible plaisir.

Les sultanes, immobiles, épient les moindres gestes du Padichah, cherchant de quelle façon elles pourraient dissiper sa mélancolie, faire renaître la gaieté sur son visage.

Le soir est proche. Au fond de la Corne d'Or, du côté de Kéat-Hané, derrière la mosquée impériale, le disque rouge s'ensevelit dans les touffes de la forêt. Du haut des minarets, la voix grave des muezzins appelle les croyants à la prière. Les lampions multicolores suspendus aux branches d'arbres gigantesques illuminent de leurs feux les

parcs du Sérail. A la lueur de ces feux, les kiosques, les palais, les cuisines impériales avec leurs dômes recouverts de plomb, les cheminées pyramidales à crête dorée, offrent, dans l'ombre du crépuscule, un aspect féerique.

Des fêtes extraordinaires se préparent pour rendre la gaieté au Padichah. Dans les trois vastes cours du palais, on voit des gardes, des *baltadjis*, des eunuques, des garçons d'écurie. La joie est sur leurs visages. Le chef des cuisines, aidé de ses cent-vingts *kiltardjis*, prépare le festin. La table est dressée dans le parc de Bagdad-Kiosque. Le sultan doit prendre place sous le baldaquin en marbre doré. A sa droite tombe le sanctuaire où est vénéré le manteau de Mahomet : le bassin où se baignent les femmes du harem lui fait face : à sa gauche est le splendide kiosque de Bagdad.

La nuit est maintenant complète. L'aspect intérieur du Sérail n'en a que plus de charme. Les feux des lampions sont éblouissants, surtout du côté du bassin réservé aux baignades des femmes, sur les eaux duquel tremblotent leurs mille reflets étin-

celants. Une brise douce, qui souffle de la Marmara, fait tomber des rosiers et autres arbustes fleuris surmontant les fenêtres voûtées des kiosques, des pétales parfumés.

On allume les torches placées sur la table. Voici les principales favorites de Sa Hautesse qui, précédées du kizlar-aghassi et suivies d'autres eunuques, arrivent à l'endroit du festin.

Eminé s'assoit à la droite du sultan ; Chéfika prend place à sa gauche.

Chaque sultane porte une toilette différente. Par suite de la chaleur de la température, au lieu du velours à franges dorées, des gazes vaporeuses les enveloppent. La transparence de ces étoffes légères laisse voir une profusion de fleurs, un ruissellement inouï d'or et de pierreries. Quelques unes ont jeté sur leurs épaules des mantes bleues, roses ou pourpres, pareilles au manteau des empereurs romains. Leurs têtes se dressent sur leurs cous de cygne et des diadèmes ornés de diamants retiennent leur chevelure. Leurs pantoufles sont en soie blanche. Sur chacune, il y a un croissant, avec, au milieu, une étoile enrichie de

pierres précieuses. Toutes portaient la traditionnelle ceinture d'or. Une triple rangée de perles entoure l'échancrure de leur gorge, et sur leur poitrine, de splendides colliers étalent la richesse de leurs pierres multicolores. Certaines femmes ont, en guise de diadème, le front entouré de pièces d'or. A leurs oreilles, de magnifiques pendants, du brillant le plus pur, jettent des feux chatoyants. Des bagues d'une grande magnificence, toutes dons du Padichah, cachent littéralement leurs doigts.

Eminé présente à Sa Hautesse la coupe où elle a versé l'eau-de-vie, et toutes les favorites prononcent ensemble, d'une voix douce :

— Sultan ! le plus grand bonheur sur cette terre est de vivre sous ton égide. Nous, colombes de ton paradis, ne sommes-nous pas les plus heureuses d'entre les heureux ?

Le Padichah répond en souriant :

— J'aurais voulu que tous ceux qui vivent dans mon empire fussent heureux comme vous. Quoique souverain omnipotent, je ne puis pas exécuter toutes mes volontés...

— Seigneur, laissez les tristes pensées. Au festin, seules doivent régner la gaité et la joie.

L'un après l'autre, les mets sont servis. Les assiettes sont en porcelaine. Il était sévèrement interdit de se servir, à la table impériale, d'assiettes d'une autre matière que la porcelaine, celle-ci ayant, selon une vieille croyance, la faculté d'indiquer, en se fêlant, si les mets contenaient du poison. Les assiettes en or ou en argent étaient rigoureusement bannies. Au Sérail, on ne négligeait rien de ce qui paraissait propre à prévenir les empoisonnements...

Chéfika lève son verre, et ayant obtenu de Sa Hautesse la permission de parler :

— Vive notre Maître ! dit-elle, à l'ombre de qui nos joues embellissent. Nous te devons notre santé, nos richesses et l'allégresse de nos cœurs.

— Vive notre Seigneur et Maître ! répètent les autres sultanes.

Le parc retentit de joyeuses acclamations.

La favorite Fatma, grecque de naissance, intelligente et belle parleuse, interroge :

— Nous serait-il permis, Seigneur, de savoir pourquoi les sultanes revenues l'autre jour de Tchenguelkeuy n'obtiennent pas le pardon de Votre Hautesse ?

— Elles sont indignes de ma clémence.

— Ce ne sont pas elles qui ont tort, mais le *tchélébi* arménien qui a si peu le souci de la dignité impériale.

— Les femmes du harem sont tenues de connaître leurs devoirs avant et mieux que qui que ce soit. Sans doute, j'honore ce tchélébi de mon amitié, je vais dans sa maison, je joue avec lui aux échecs et au tric-trac, mais cela signifie-t-il que mes femmes doivent tirer parti de cette intimité ? Les *lalas* ne se trompent pas. Ces sultanes, prises en flagrant délit, ne peuvent invoquer aucune excuse.

— Mais les lalas n'ont rien vu. Un chat enragé s'est échappé de la fenêtre en brisant une vitre. Nul ne se trouvait au kiosque, en dehors de la maîtresse de céans, qui a fait les honneurs à ces dames. Le tchélébi était absent. Les lalas ont donc, en lui inspirant de vains soupçons, troublé la quiétude de Votre Hautesse.

— Il est possible que ces sultanes soient innocentes. Mais que dire de ma malchance ! A mon avènement au trône, presque aucun souvenir sacré ne restait debout de l'ère byzantine. Ici, dans la quatrième division de notre capitale, près de S^{te}-Sophie, si l'obélisque virginale sur laquelle on adorait les sept statues de Vénus était restée debout, elle aurait peut-être pu répondre à mes questions et affirmer ou nier le crime des sultanes.

Abdul-Médjid prononça ces paroles avec amertume. Ses soupçons n'étaient pas tout à fait infondés. L'intimité dont il honorait le tchélébi chrétien est historique. Il aimait beaucoup la famille K... qui possédait, à Tchenguelkeuy, un kiosque où le harem impérial se rendait souvent. On suppose que l'événement ayant motivé le courroux impérial s'était passé là. Cette famille arménienne s'était enrichie sous le règne d'Abdul-Médjid. Toute la joaillerie du palais était fournie par elle. A cette époque, le fait seul d'être nommé joaillier de la cour était considéré comme le comble de la fortune.

Les esclaves arabes continuent à apporter, sur des plats de forme ovale, différents mets et *mézéliks* : du caviar russe, des *tchirros*, chers aux Constantinopolitains, des œufs de paon, différents rôtis et poissons grillés, des cervelles de paon et des douceurs spécialement préparées par Hadji Békir.

— Que Dieu fasse toujours régner la joie, le bonheur dans notre sérail et notre harem ! fait Abdul-Médjid, en vidant sa coupe.

— Amin ! répondent d'une seule voix les favorites.

Maintenant une réelle gaité règne à table. Les rires argentins résonnent, les lazis s'entrecroisent. Le sultan lui-même a oublié sa tristesse. Il prend les ciseaux d'or et coupant des branches de poirier de Gumuch-Hané, les distribue aux favorites. Cela signifie que le Padichah considère ses femmes comme de nouvelles épouses et leur conserve son amour. Chez les Turcs, les branches de poirier et les clous de girofle sont le symbole des fiançailles.



III

Remontrances

Quelques mois après la décapitation de Hovaghim, la Porte se trouvait de nouveau en butte à des démarches diplomatiques. L'insuccès de l'intervention anglaise en faveur du malheureux condamné arménien avait produit une impression fâcheuse, et les ambassadeurs britannique et russe avaient vivement protesté contre cette exécution d'un innocent. Ils avaient adressé à leurs gouvernements de longs rapports sur cet événement, ce qui avait motivé, aussi bien de la part de ces cabinets que des autres cabinets européens, une action collec-

tive et pressante, en vue d'amener la Porte à proclamer la liberté de conscience.

En présence de cette situation, Abdul-Médjid avait convoqué au palais le Grand Conseil.

Cette assemblée, composée de quarante membres, s'était réunie au Has-Oda et après de longues délibérations auxquelles avait pris part le chéik-ul-islam, avait rendu une décision conforme au désir des puissances. Le ministre des affaires étrangères l'avait aussitôt notifiée aux ambassades, en leur annonçant toutefois qu'elle ne serait rendue publique que dans sept ans, une proclamation prématurée étant, vu le fanatisme de la population, plutôt susceptible de nuire aux chrétiens.

Malgré cette réserve, les effets de la décision susdite ne tardèrent pas à se faire sentir. Les non-musulmans respirèrent. Ils ne furent plus exposés aux abjurations forcées ou payées. Ils purent construire des églises plus spacieuses, et on leur permit d'élever des clochers. Les cloches purent tinter, ce qui dispensa les bedeaux de faire entendre leur voix pour appeler les fidèles.

Le caractère d'Abdul-Médjid avait beaucoup aidé à amener ce résultat. Bien que ce souverain aimât à un degré excessif l'alcool et les femmes, il était, par contre, doué d'une bonté de cœur et d'une générosité de sentiments pour ainsi dire proverbiales.

Cette mensuétude du Padichah à l'égard de tous ses sujets, sans distinction, n'était cependant pas considérée d'un bon œil par la majeure partie de son entourage. La validé sultane était du nombre des mécontents. Elle ne voyait pas le moment où le prince-héritier Abdul-Aziz remplacerait son frère sur le trône.

Un jour, elle se présenta devant le sultan et, avec un sourire :

— Seigneur, lui dit-elle, lumière de mes yeux, savez-vous qu'un mécontentement assez fort se manifeste parmi les hauts personnages de votre cour ?

— C'est là une preuve que l'on gouverne bien...

— Permettez-moi, Seigneur, de faire observer à Votre Hautesse que ces personnages n'ont pas tout à fait tort.

— Validé, l'essentiel est que tout marche

bien dans le gouvernement. Or, depuis quelque temps, les choses, sous ce rapport, sont si satisfaisantes, que l'Europe entière croit devoir marquer sa satisfaction. Ce n'est pas le cimeterre qui conduit le char de l'Etat, mais les qualités administratives. Ces qualités, je les apprécie chez n'importe qui les possède. Ainsi, est-ce à cause de l'intelligence et des capacités d'Ali Ghalib pacha que je lui ai accordé la main de la plus chère de mes filles, Fatma sultane. C'est aux mêmes considérations que j'ai obéi, en accordant à Mehmed Ali pacha la main de ma sœur Adilé.

— Cela n'empêche pas les grands et les petits de murmurer, d'attribuer à l'indulgence de Votre Hautesse la morgue des chrétiens et la pression exercée sur nous par l'Europe.

— Le Padichah règne et ne gouverne pas. Le gouvernement est entre les mains des fonctionnaires responsables. En condamnant ou en critiquant la conduite des affaires, ils condamnent, ils critiquent leurs propres actes. Mais... validé, toi qui me tiens ces propos, n'obéis-tu à aucune arrière-pensée?

— Oh ! Seigneur, à quel point vains sont vos soupçons ! Votre Hautesse suppose peut-être que j'ai hâte de voir le trône occupé par le prince Abdul-Aziz.

— Ces soupçons sont-ils absolument infondés ?...

— Ils le sont, Seigneur ! Ils le sont, Sultan ! Allah m'est témoin que les hauts dignitaires de l'Empire condamnent votre politique molle...

— De tout temps, il a existé des mécontents. C'est là chose naturelle. Mais l'essentiel, je le répète, est que tout marche bien. Et j'ai la conscience de n'avoir rien épargné de ce qui était en mon pouvoir pour mettre de l'ordre dans les affaires. La nomination de Mehmed Ali pacha, de Réchid pacha, de Riza, Fuad, Mehmed Ruchdi et Eumer pachas aux charges suprêmes a suffisamment prouvé nos intentions réformatrices et provoqué, ainsi que je l'ai dit, la satisfaction de l'Europe.

— Mais c'est justement cette satisfaction qui fait le mécontentement de vos sujets.

— Ils ont tort.

— Pourquoi accorder tant d'importance

aux rayas arméniens ? Pourquoi honorer de votre faveur impériale le banquier Djézaïrli Mighirditch ? Cet homme mérite-t-il la faveur d'un Padichah des Osmanlis ?

— Validé, un proverbe dit : « Cultive l'amitié de l'Arménien, il te fera profiter de toutes les ressources de son génie ; redoute son inimitié, et ne lui montre pas, même une minute, de la froideur, car en ce court instant, il oublierait de longues années d'intimité... »

— Permettez-moi, Seigneur, de vous répéter qu'on ne saurait compter sur la fidélité des rayas. Et le proverbe même cité par Votre Hautesse indique assez que l'amitié du giaour arménien n'est fondée que sur l'intérêt.

— Admettons qu'il en soit ainsi. Cela ne saurait nous empêcher d'utiliser cette amitié au profit de nos intérêts. Depuis le tzar Déli Pétró⁽¹⁾, le gouvernement russe n'a pas cessé de nous montrer comment on peut tirer parti des qualités de la race arménienne. Bref, validé, je suis convaincu qu'un bon

(1) Textuellement : Pierre le fou. C'est ainsi que les Turcs désignent Pierre le Grand.

gouvernement n'est possible qu'en faisant régner la paix et la concorde entre les éléments et non pas en les excitant les uns contre les autres. Et c'est à amener cette paix, cette concorde qu'ont tendu et que tendront mes efforts. Réchid pacha, qui a vécu longtemps à l'étranger et a appris des plus grands hommes d'Etat de l'Occident l'art de gouverner, ne cesse de nous conseiller dans ce sens.

Abdul-Médjid avait raison de louer cette personnalité. L'histoire a pleinement ratifié le jugement du monarque.

Réchid, né en 1802 d'une famille pauvre, s'était, dès son plus jeune âge, adonné au travail et avait fait son chemin grâce à son propre mérite et sans aucune protection. Il avait débuté dans la carrière officielle, sous le grand-vézirat de Pertew pacha, en qualité d'attaché aux bureaux du Grand-Conseil. Mais il avait acquis cette habileté diplomatique et ces qualités administratives qui le font, avec juste raison, considérer comme un des plus grands hommes d'Etat qu'ait eus la Turquie, à Paris d'où il fut appelé à Constantinople pour occuper le poste de

ministre des affaires étrangères. Peu après, il céda ce portefeuille à Ali effendi ⁽¹⁾, la confiance du Padichah l'ayant élevé à la charge grand-vézirienne.

Dans ces fonctions suprêmes, Réchid pacha sut s'entourer d'hommes éminents tels que : Fuad, Ahmed Véfik, Ali Noureddine, Emine Mouhlis effendis ⁽²⁾.

La Turquie profita-t-elle de ces efforts forcément limités ?

La Turquie...

Considérée par les puissances comme atteinte d'une maladie incurable, elle ne pouvait aspirer au salut qu'à condition de s'engager dans une voie de réformes *radicales* qu'il n'était, hélas ! — et quel que fût leur désir —, ni au pouvoir d'un Abdul-Médjid de décréter, ni en celui d'un Réchid, d'appliquer.

Les gouvernements étrangers, qui le savaient bien, avaient les yeux fixés sur Constantinople. Les croissants d'or de ses minarets et de ses dômes, son Bosphore à l'onde azurée, avec ses rives verdoyantes et la dou-

(1) Plus tard Ali pacha.

(2) Plus tard pachas.

ble rangée de ses yalis éclatants, toutes ces choses enfin qui font l'admiration des touristes, n'étaient pour eux que des objets de convoitise. Ces gouvernements n'avaient guère en vue de remettre, entre les mains du Turc, la baguette de Tannhauser, ni de restaurer, au profit des Grecs, la puissance byzantine. Autres étaient leurs desseins...

Les oiseaux de proie aiguisaient leurs serres, tandis qu'animée par une immuable foi, la longue caravane des pèlerins s'acheminait vers la Mecque...

Ici souvent les fonctionnaires ont fait passer leurs intérêts particuliers avant ceux de la nation. Et l'on peut dire qu'en général, les fonctionnaires ou hommes d'Etat arméniens ont eu, beaucoup plus que leurs collègues turcs, le souci du progrès du pays.

Sous Abdul-Médjid, une des personnalités chrétiennes les plus considérables était le banquier Djézaïrli Mighirditch. Mais cet homme inspirait une ardente jalousie que ses largesses ne pouvaient éteindre ni atténuer.

Djézaïrli devait sa fortune surtout à son activité et à son grand sens des affaires. On ne l'en accusait pas moins de voler le Trésor.

Cette accusation était-elle fondée jusqu'à un certain point ?

Voici ce que la chronique rapporte.

Chargé de la difficile besogne de mettre de l'ordre dans les recettes et les dépenses de l'Etat, Djézairli ne sut pas conserver absolument intacte la réputation de probité de l'Arménien, — réputation justifiée, à cause de laquelle les sultans avaient constamment confié à des fonctionnaires ou à des personnalités de cette race les hautes charges financières de l'empire. Ayant obtenu d'Abdul-Médjid le monopole de la soie à Brousse, il installa, dans les fabriques de cette province, des machines à vapeur et nomma Aghaton effendi — qui était allé, à ses frais, étudier l'agriculture à Grignon — inspecteur général de ces établissements.

L'entreprise réussit à merveille et les produits de Brousse obtinrent à l'Exposition universelle de Londres de 1851, un prix spécial.

A la suite de ce succès, le monopole de la soie à Smyrne, à Constantinople et en Crète est également accordé à Djézairli. Cette nouvelle concession a pour résultat de tripler

les recettes douanières du Trésor. Abdul-Médjid en est fort satisfait : mais les anciens fonctionnaires frémissent d'envie et de colère.

Alors que du temps de Tahir pacha, la douane de Smyrne rapportait 8 millions de piastres, grâce au nouveau système, ses recettes atteignent 20 millions.

Le trésor personnel du banquier n'est pas aussi, paraît-il, sans profiter de cette prospérité.

Djézairli fait construire de fastueux palais à Haskeuy, à Buyukdéré, à Yénikeuy. Ces dépenses attirent sur lui des soupçons. Accusé par ses ennemis de concussion, il est traduit en justice et condamné. Une nuit, sa famille est expulsée de son palais de Buyukdéré qui devient propriété du fisc. Tous ses autres kiosques et palais, avec les richesses qu'ils contenaient, sont également confisqués. Jeté en prison après avoir été dépouillé de tout, il réussit à en sortir grâce à l'intercession de quelques amis et se réfugie en Europe. Il y mène une vie errante, allant de Malte à Londres, puis en Allemagne, réduit à une telle gêne, qu'il se voit obligé d'em-

prunter 3,000 francs au P. Ambroise Kalfayan¹, de l'ordre des Mékhitaristes de Venise.

Jamais disgrâce ne fut aussi foudroyante. L'*amira* qui avait ébloui Constantinople par l'éclat de son faste, vivait maintenant des secours de l'un et de l'autre dans cette Europe où tant d'étudiants arméniens avaient reçu l'instruction à ses frais.

L'écroulement de la fortune de Djézaïrli avait causé une véritable satisfaction à la validé sultane.

L'infortuné banquier, après avoir, pendant quelque temps, erré en Europe, peut rentrer à Constantinople. Il passe les derniers jours de sa vie à Kadikeuy, dans un dénûment complet.

Le sultan est informé de la misère de Djézaïrli. Mais aucun soulagement n'est apporté aux maux de celui qui avait jadis possédé les richesses d'un Crésus. Cela se comprend, car outre la validé, tous les hauts personnages de l'entourage impérial — et notamment le beau-frère de Sa Hautesse, Mehmed Ali pacha, époux d'Adilé sultane — le poursuivaient de leur haine.

(1) Plus tard, prince Guy de Lusignan.

Il faut malheureusement avouer que Djézaïrli ne trouva pas non plus, même auprès de ses co-nationaux, l'appui auquel il avait droit. Cependant, il avait procuré à plus de 2,000 Arméniens des emplois à la douane. Il avait fait restaurer l'école Nersessian, à Haskeuy. Mécène avisé, il avait aidé à la publication de nombreux ouvrages historiques et scolaires.

Aimant beaucoup Haskeuy, où il était né, il avait fait construire, entre Aïvan-Séraï et Piri-Pacha, un pont dont on aperçoit encore quelques vestiges. Mais ayant commis l'imprudence de le traverser le premier à cheval, il avait, par cette audace, à ce point choqué les pachas et excité leur jalousie, leur colère, que ces personnages délaissèrent le pont qui finit par s'abîmer et disparaître peu à peu.

C'est à lui que sont dus le quai et les rues de Haskeuy.

Et dire que pas même une pierre ne marque l'endroit de sa tombe !...

Alors que la validé se trouve encore auprès du Padichah, la sultane Fatma paraît devant Sa Hautesse.

— Seigneur, dit-elle, le peuple s'extasie

sur votre sublime justice. Ce Djézaïrli que le Padichah daignait honorer de sa faveur et qui s'en est montré si peu digne, ne souille plus l'horizon limpide de la capitale, et sa famille, réduite à la misère, mendie aux portes de nos mosquées.

— Fatma ! que l'infortune d'autrui ne fasse pas ta joie. La peine des autres est pour moi un sujet de douleur...

— Allah est juste ! Cet Arménien avait-il le droit, Seigneur, de traverser, le premier, à cheval, un pont nouvellement construit ? De par notre loi sacrée, ce droit n'appartient-il pas au Padichah ? Un outrecuidant a foulé aux pieds de sa monture, en même temps que cette loi, les intangibles prérogatives du sultan des Osmanlis...

La validé sultane intervint :

— La patience divine était épuisée... Ce giaour arménien avait dépassé les bornes... Était-ce possible de ne pas ressentir une juste colère, en voyant Djézaïrli traverser le Bosphore, dans des caïques dorés, à dix paires de rames, sa tête ombragée d'un dais en soie rouge ? Ce luxe n'appartient-il pas au Padichah ?

Les paroles de la validé sonnaient très désagréablement aux oreilles d'Abdul-Médjid. Sans répondre, il se leva de sa place et se mit à aller et venir dans la pièce. Cela indiquait que Sa Hautesse désirait rester seule.

Les sultanes se retirèrent.

Tandis qu'elles se dirigeaient vers le harem :

— Sais-tu, validé, fit Fatma, l'épouse de Djézaïrli, cette orgueilleuse qui passait devant nous la tête haute, en faisant parade des brillants de ses diadèmes et des perles de ses colliers, cette femme altière entre toutes s'est vue réduite à demander à être engagée comme blanchisseuse chez notre fidèle Hodja Ohannès Tinghir. Mais les dames de la maison lui ont, en lui remettant une certaine somme, épargné une humiliation aussi cruelle.

La joie que ressentit la validé à cette nouvelle éclata sur son visage. Et ce fut d'un cœur satisfait que les deux femmes rentrèrent au harem.

Le sort venait de se livrer à un de ses jeux les plus impitoyables...

La splendeur des Djézaïrli n'avait été qu'un beau rêve évanoui comme la brume du Bosphore. Ce rêve avait, une courte époque, vécu dans les voiles dorées de la fortune. Ces voiles s'étaient vite transformées en linceul, et brusquement, la famille du banquier s'était vue chasser du festin de la vie, alors que l'existence n'était pour elle que joie et espoir.



IV

Confidences

Chéfika, je suis coupable.
Ainsi parlait la sultane Fatma.
— Je me considère coupable, puisque connaissant ton cœur, je ne t'ai pas révélé mes tourments ni demandé tes consolations. Tu sais à quel point nous avons confiance l'une en l'autre, confiance née d'un profond attachement réciproque. Mon vœu le plus ardent est que cette sympathie, cette amitié ne se refroidissent jamais et que nos secrets restent toujours entre nous.

Chéfika, fort émue par ces paroles affec-

tueuses de Fatma, lui tendit les bras, et les deux femmes s'étreignirent avec tendresse.

— Tu peux compter sur ma discrétion, Fatma.

— Quelle vie insupportable que la nôtre !

Allant jusqu'à la fenêtre, Fatma souleva doucement le rideau de soie rouge. Elle regarda avec attention pour voir si nul ne les observait, puis laissant retomber le rideau, elle revint, sur la pointe des pieds, vers Chéfika dont elle fixa les prunelles.

— Je te comprends..., fit celle-ci.

— Dis, Chéfika, ne sommes-nous pas des victimes vivantes ? Le chef des eunuques entre chez nous sans même se croire obligé de frapper un léger coup à notre porte ; il montre quelques minutes son masque sombre que jamais n'éclaire un sourire, puis s'en va...

— En effet, Fatma... Bien qu'épouse du plus puissant des monarques, nous ne pouvons nous soustraire à la soupçonneuse surveillance des eunuques. Les domestiques du sérail sont plus privilégiés que nous... Ils jouissent de beaucoup plus de liberté... Même devant eux, nous sommes tenues à une

extrême réserve, car plus d'une fois il a suffi de la fausse accusation d'un valet pour nous faire perdre la faveur du Padichah...

— Les sages prétendent que la souffrance purifie l'âme et la sublime... En tout cas, l'infortune des autres n'est pas sans nous causer quelque plaisir... La disgrâce de Djézaïrli te procura, t'en souviens-tu ? une véritable joie...

Fatma rougit et resta une minute silencieuse, puis :

— Le malheur d'autrui ne saurait donner un soulagement. Souvent, n'est-ce pas notre propre souffrance qui nous rend méchantes et cruelles ?

— Il y a peut-être du vrai dans ce que tu dis. Mais cela n'excuse qu'à demi...

Fatma rougit davantage et ses yeux se remplirent de larmes. Ces paroles de son amie la plus intime, quoique dépourvues de la moindre malice, — mais qui n'en étaient pas moins un reproche léger, bien léger, — l'avaient blessée et profondément remuée à la fois. Quelques instants, elle fut incapable d'articuler un mot.

Chéfika voulut effacer l'impression de ses paroles.

— Fatma, dit-elle, en te voyant, on croit que tu es une houri descendue du Paradis... Viens, par cette fenêtre, contempler l'horizon qui rayonne derrière les îles des Princes. Les étincelantes lumières pâlisent devant l'éclat éblouissant de ton teint... Fatma, tu es le nénufar de ce gynécée...

Ces flatteries causèrent du plaisir à la sultane. Un adorable incarnat envahit ses joues.

Chéfika poursuivit :

— Pourquoi te forger des peines, alors que la nature t'a si richement parée de ses charmes ? Les roses des jardins de notre Padichah paraissent bien ternes devant le corail de tes lèvres. Quand on est belle, on peut vivre dans une félicité sans bornes, sans mélange... Notre Maître cherche dans tes beaux yeux le feu des regards arméniens, la douceur des regards tcherkesses, la fierté des regards grecs. Il y a tout cela dans tes yeux. Pourquoi te plaindre de la vie ?

— Oh ! la raison en est simple...

— Explique-toi.

— Bien que tout près de la source du bonheur, nous en sommes altérées...

— Je te comprends... Mais console-toi de cette rigueur du destin, en pensant que le Padichah t'adore.

— A quoi sert au prisonnier affamé de recevoir un diamant dans son cachot ? Pour moi, heureuses sont les femmes qui n'ayant que quelques piastres pour subsister, mènent une existence libre. Tandis que nous...

— C'est le sang grec qui bout en toi...

— Je suis bien aise que tu me comprenes... Mon aspiration est de voir la femme musulmane consciente de ses droits...

— Ne l'est-elle donc pas ?... Que prétends-tu, Fatma ?...

— Calme-toi... Et laisse-moi te dire combien je te sais gré, combien je te suis reconnaissante de ta discrétion...

— Oh ! avec moi tu peux être loquace...

— Je le sais.

— N'oublie pas seulement que les murs du harem ont des oreilles... D'autres pourraient t'entendre et mal interpréter tes paroles.

— Cela signifie que je ne dois même pas penser à certaines choses...

En ce moment, la face glabre d'un eu-

nuque l'apparut à l'entrebaillement de la porte. Le noir inspecta la chambre d'un regard méchant, puis se retira.

Les yeux de Fatma lancèrent des éclairs. Chéfika essaya de l'apaiser.

— Chère, dit-elle, le Livre sacré ne nous ordonne-t-il pas la patience ? Observons ses préceptes, pour être accueillies un jour dans l'asile du bonheur.

— Je ne suis pas rebelle aux lois du Prophète... Est-ce les méconnaître que de rêver pour la femme une condition moins servile ?

— Qu'est-ce que la femme, Fatma ? Son mérite réside dans le plus ou moins de passion qu'elle sait inspirer aux hommes. Si, aux yeux de certains, nous avons la valeur de l'or, pour d'autres, nous sommes plus viles que la boue du ruisseau...

— N'avons-nous donc droit à aucune considération morale ? Sommes-nous de simples esclaves, et l'homme est-il notre maître, notre tyran ?...

— Imprudente ! pèse bien tes paroles... Et surtout, prononce-les plus bas... N'as-tu pas, tout à l'heure, entendu le jardinier frapper des mains ? Cela indique que le Pa-

dichah se promène dans les jardins, et par ce signal, chacun est invité à une attitude respectueuse...

La grecque Fatma n'avait pu s'acclimater à l'atmosphère étouffante du harem. Elle ne concevait pas que la favorite d'aujourd'hui risquât d'être l'esclave de demain, simplement parce qu'une autre, plus belle ou plus habile, avait chance d'inspirer un plus violent caprice au maître du gynécée, ou parce que, plus heureuse, elle pouvait le rendre père...

Fatma et Chéfika continuaient encore à causer, lorsqu'elles furent rejointes par la sultane Éminé.

Dès qu'elles l'aperçurent, elles interrompirent leur conversation : Éminé n'était pas tout à fait *sûre*.

— Sultane, lui dit Chéfika d'un air détaché, comment s'est passée la cérémonie religieuse à Ste-Sophie ?

— J'arrive justement de là. Un jeune sofîa nous a émerveillés par sa voix chaude, son chant harmonieux.

— Ce doit être le tout jeune sofîa dont la voix possède, en effet, un timbre si chaud,

dit Chéfika. Je n'ai jamais pu entendre cet adolescent, sans être à la fois enthousiasmée et attendrie.

— Et l'on prétend que nous n'avons pas le sens musical ! repartit Éminé. Chaque peuple aime la musique la plus conforme à ses goûts. Ainsi le tintamarre de la musique européenne ne me dit rien ; mais lorsque j'entends le chant langoureux de nos softas, il me semble que par tout mon corps passe comme un frisson sacré... La musique européenne peut avoir produit des chefs-d'œuvre, mais puisqu'ils ne parlent ni à mon âme, ni à mes sens, ils sont, pour moi, comme ces mausolées qui, malgré leur splendeur, vous donnent une impression de froid.

Fatma, ayant étudié la musique occidentale, était à même d'en apprécier les sublimes beautés. Elle secoua la tête aux paroles d'Éminé.

— La musique orientale, fit-elle, peut avoir ses côtés caractéristiques. Mais entre elle et la musique d'Occident, la comparaison n'est guère permise. Dans tous nos *manis*, nos *charkis*, nos *gazals*, montrez-moi quelque chose qui vaille un passage du *Moïse* de Rossini.

Éminé ne répondit pas. L'expression de sa physionomie disait cependant qu'elle était loin de partager l'avis de sa compagne.

Elle s'éloigna, sans prononcer un mot. Fatma en fut très satisfaite et le laissa voir, en poussant un bruyant soupir de soulagement.

— Vois-tu, Chéfika, dit-elle, à quel point Éminé est heureuse. Je suis sûre que son esclavage ne lui pèse pas... Si toutes les sultanes pouvaient être comme elle, le gynécée serait réellement un paradis... Qu'en penses-tu ?

— Tu connais ma manière de voir, de raisonner. Courbons la tête devant le destin. C'est ce qu'il y a de mieux...

— Pour les âmes rebelles, cela est impossible... Une créature ne peut se courber devant le destin que si elle est résignée à son sort... Moi je me sens des forces pour lutter contre les rigueurs de la destinée... Voilà pourquoi je suis rebelle...

— Ah ! imprudente !...

— Chéfika, je conçois la vie avec toutes ses jouissances... Quand on n'a pas cette vie-là, mieux vaut être enterrée vivante.

— Mais les plus intenses jouissances n'ont-elles pas leurs déceptions ?

— Hélas !... Ah ! pourquoi Allah a-t-il fait les choses ainsi ?

— Prétends-tu maintenant juger la création ? Courbe la tête, te dis-je, résigne-toi, tu n'en sera pas plus malheureuse.

N'ayant pu encore s'habituer aux cruelles vicissitudes de la vie, Fatma se sentait très vite en proie au désespoir. L'existence qu'elle menait était pour elle une source de tristesse. Voulant être adorée comme une déesse, elle ne pouvait souffrir qu'une autre fût aimée plus qu'elle par le Padichah. Les idylles du harem devenaient pour elle des tragédies. Sous sa poitrine, son cœur se brisait, telle une délicate coupe de cristal. Ses rêves se glaçaient, s'assombrissaient, expiraient. Chaque fois qu'à table, elle buvait le sorbet de rose, il lui semblait que c'était du poison. Bien qu'elle offrît l'aspect d'une superbe beauté, dans son for intérieur, elle sentait comme la pourriture d'un cadavre. Devant le Padichah seulement, elle essayait de voiler sa tristesse, mais ses regards mornes trahissaient l'état de son âme.

Lorsque la colère la saisissait, ses yeux s'élargissaient, tels des cercles sur l'eau, et alors elle était incapable de cacher ses tourments. La lourde atmosphère du harem chargée de toutes les senteurs, de tous les arômes d'Orient, énervait sa constitution délicate.

Elle avait mis sa tête sur les genoux de Chéfika, telle une tourterelle blessée au cœur.

D'une voix tendre, sa compagne murmura :

— Fatma, Fatma...

— Ah ! une goutte de poison !...

— Du poison !...

— Ah ! oui ! une goutte... une goutte...

— Voyons, l'énergie serait-elle réellement tout à fait morte en toi ? Sais-tu que le désespoir arrivé à ce point s'appelle lâcheté ? Je comprends que la douleur t'ait vaincue. Tu as besoin d'un peu d'air, de distraction. Veux-tu que je sollicite du Padichah la permission d'une promenade en ta compagnie du côté de Péra, Chichli, Maslak, Zindjirli-Couyou et Buyukdéré ? Veux-tu, chère ?

A ces tendres paroles, la tête de la jeune

femme s'appesantit sur les genoux de Chéfika.

Elle articula comme dans un souffle :

— Tu es bien bonne... Mais tu ne saurais soulager ma peine...

Du dehors arrivait un bruit qui allait en augmentant. Chéfika comprit que le Padi-chah était sur le point de paraître. Aussitôt elle fit absorber à Fatma quelques gouttes d'une liqueur qui la ranima, et toutes deux prirent un air indifférent.

Entr'ouvrant la porte, le monarque promena son regard dans la pièce. Sous le crâne de Fatma brûlait un incendie qu'Abdul Médjid ne pouvait apercevoir.

Il s'éloigna, telle une ombre, se dirigeant vers une autre chambre. La porte se referma ; de nouveau, les deux sultanes restèrent seules. Fatma étreignit Chéfika dans ses bras et d'une voix pleine de tendresse :

— Promets-moi que tout ce que je t'ai dit au sujet de mes peines restera enseveli dans ton cœur. Si je t'ai fait de pareilles confidences, c'est que je te considère comme une autre moi-même...

— Tes paroles me blessent, Fatma ; on dirait que tu doutes de ma discrétion...

— Excuse-moi et n'attribue mes propos qu'aux tourments qui me rongent. T'aurais-je ainsi ouvert mon cœur, si je n'avais pas confiance en toi ?

Un instant le silence régnait dans la pièce, interrompu, au dehors, par le bruit de l'eau tombant dans les bassins.

Dans l'atmosphère limpide, l'horizon paraissait comme rapproché. La nature, vêtue d'une parure de vert vif, est toute vie, toute fraîcheur.

Les arbres sont en pleine floraison ; le lierre habille leur tronc et leurs branches. A travers la touffe épaisse, les rayons du soleil percent et viennent s'étendre sur la terre noire, tels des rubans argentés. Au loin, sur les champs remués par la charrue, apparaît l'abondante production. Les fleurs épanouissent leurs corolles, et dans les ondes aériennes, les oiseaux mêlent leur joyeux gazouillis aux vibrations de leurs ailes.

Cependant, rien de tout cela ne parle au cœur de Fatma, étreint par la tristesse du harem.

Mais voici les sultanes qui viennent, une à une, prendre place sur leurs fauteuils dorés.

Les plus splendides beautés d'Orient sont là. De tous les humains, seul le Padichah peut pénétrer librement dans cette enceinte. Le faste inouï des toilettes, l'éblouissante richesse des parures donnent le vertige.

Soudain, entre une jeune houri à la démarche à la fois légère et majestueuse. C'est une Arménienne dans les atours des filles de Circassie. Toutes les bouches laissent échapper ce nom :

— Arménouhi !...

C'était la première Arménienne entrée au harem. Elle le devait à ses charmes, à son exceptionnel attrait. A son tour, elle prit place sur le fauteuil qui lui était réservé. Tous les regards se fixèrent sur elle, tandis que les sultanes ne pouvaient retenir de petits cris d'envieuse admiration. Enfin le silence régna. Lentement, le rideau de velours aux franges d'or s'écarta, et, saisissant dans sa pâleur de cire, mais le regard empreint de cette mélancolie qui donnait à son visage une indéfinissable expression de douceur et de bonté, le Padichah parut.

L'*ibrikdji-bachi* le suivait, tenant une serviette merveilleusement brodée. C'était

un cérémonieux jour de Ramazan, que devait terminer la nuit du Miradj où, selon la coutume musulmane, le Commandeur des Croyants prend une nouvelle épouse. Abdul-Médjid, qui devait fixer son choix parmi les jeunes femmes présentes dans la salle, les contempla une à une, et au deuxième tour, l'*ibrikdji-bachi* jeta la serviette sur les épaules d'Arminé.

Cela indiquait qu'Arminé devait être la reine de cette nuit.

Le Padichah s'éloigne.

De son côté, Arminé gagne ses appartements où les esclaves s'occupent des soins de sa toilette.

Cette cérémonie annuelle est marquée au Palais par des réjouissances et des festins. Tout le monde, du plus grand au plus petit, en manifestant sa joie, prend part, en quelque sorte, à la félicité du Maître.

Seules Fatma et Chélika ne s'associaient pas aux amusements de leurs compagnes, ou plutôt elles le faisaient d'une façon si peu bruyante, si discrète, qu'il était facile de voir qu'elles n'y prenaient qu'un bien faible plaisir. Immobiles dans leurs fauteuils,

elles contemplaient ce faste d'un œil indifférent, presque morne.

Le trouble qui agissait Fatma était surtout intense. Elle avait cru que le gynécée serait pour elle le paradis. Et elle s'y sentait aussi à l'étroit que l'oiseau dans sa cage.

Son esprit, par delà les murailles et les limites de la demeure impériale, volait vers la Marmara, vers cette patrie d'où elle avait été arrachée, mais dont le souvenir restait gravé dans son cœur.

Elle rêvait aux falaises de l'île natale, à ses légendes, à ses nymphes, au murmure des vagues venant mourir au pied des rochers...



V

Nostalgie

Il fait nuit.

Au loin, à Scutari et du côté d'Haïdar-Pacha, les lumières des maisons donnent, à travers la faible brume, l'impression d'étincelles sur le point de s'éteindre.

Une ombre — on dirait une noctambule — retroussant légèrement sa jupe, franchit les quatre ou cinq marches de l'escalier de marbre et se dirige vers le kiosque impérial.

Les gardiens savent qui est cette personne et la laissent passer. Vacillante, l'ombre s'arrête devant le seuil. Elle essaye d'ouvrir la porte, mais sa main tremble : un moment elle perd l'équilibre et semble bien près de tomber.

Enfin la porte cède. Un chambellan et des eunuques paraissent.

Malgré le voile qui couvre le visage de la femme, ils reconnaissent en elle une sultane.

Aussitôt informé, le Padichah donne l'ordre d'introduire.

La visiteuse est conduite auprès de Sa Hautesse. Les eunuques s'éloignent.

Abdul-Médjid prend par la main la créature prosternée à ses pieds et la relève, puis il écarte son voile. A la lueur des cierges, au milieu des flots de son opulente chevelure, resplendit l'adorable figure de Fatma.

Avec cette douceur qui était le fond même de son caractère, le Padichah demande les raisons d'une visite aussi inattendue.

— Seigneur, murmure la sultane, Ché-fika doit avoir fait à Votre Hautesse certaines révélations à mon sujet... Le mal du pays me torture...

Abdul-Médjid n'avait pas envie de dormir. Cette conversation avec la jeune femme venait, fort à propos, le distraire.

— Fatma, dit-il, tu es vraiment étonnante... Que te manque-t-il dans ce paradis, pour que tu ne cesses de songer à ton île et que tu veuilles y retourner à tout prix?

— Les dons les plus grands, les plus nobles, les plus généreux, ne peuvent venir que du Padichah... Seigneur, je souffre... S'il n'est porté remède à mon mal, je serai bientôt un squelette. Le désir de revoir mon pays me tourmente... Ce mal intense, rien n'est propre à le guérir si ce n'est le retour aux endroits qui m'ont vu naître, qui sont l'objet de mes désirs... Allah peut rendre la vie aux cadavres; le Padichah, leur patrie à ceux qui en sont sevrés. Renvoyez-moi dans mon île, Seigneur, et soyez sûr que je n'y vivrai que de votre souvenir... Je ne suis pas une ingrate. Ici on me comble de soins: je possède toutes les jouissances, tous les plaisirs. Mais malgré moi, la nostalgie du sol natal m'épuise... J'ai consulté des devins, des astrologues; j'ai aussi interrogé une ombre qui m'est apparue. Tous m'ont déclaré que je suis menacée d'une mort prochaine, si, dans sa suprême bonté, le Padichah ne veut pas me rendre à mes falaises, à mes hautes montagnes...

— Oh! tu essayes en vain de me convaincre... Ne sais-tu pas que tu es le porte-bonheur de mon palais? En te laissant par-

tir, j'aurai, de mes propres mains, brisé la roue de ma gloire, de ma félicité...

— Seigneur, croyez-vous aux révélations des fantômes ?

— Sans doute... Quelle ombre as-tu vue et que t'a-t-elle dit ?

— Seigneur, pour écouter le récit des songes, il faut de la patience.

— J'ai celle d'écouter des histoires, des légendes, des épopées. Je prêterai à ton récit une oreille d'autant plus patiente et attentive que les paroles vont tomber d'une bouche aimée...

— Seigneur, il y a de cela quelques mois, des esclaves égyptiennes furent amenées ici. Dans la malle de l'une d'elles que l'on avait attachée à mon service, je découvris un pli soigneusement cacheté. Je le pris dans mes mains. Il était assez lourd. « Qu'y a-t-il dans cette enveloppe ? pensai-je. Seraient-ce des pierreries du temps des Pharaons ? » Poussée par la curiosité, — cette... qualité si féminine —, je l'ouvris avec précaution, afin de ne pas en briser le cachet. Le pli contenait une petite boîte en or dont le couvercle était gravé de caractères hiéroglyphiques. J'eus toutes les peines du monde à

l'ouvrir. La boîte renfermait un caillou. J'étais troublée... Quel charme avait ce morceau de pierre ? Et que signifiait cette inscription ? Je la copiai avec soin et la montrai à notre savant égyptologue Hasni bey. Quelle ne fut ma joie, lorsqu'il m'en expliqua le sens !

Abdul-Médjid se dressa à demi sur le sofa, et regardant Fatma dans les yeux, avec un hochement de tête incrédule :

— Ma belle, tu rêves... Quel était cet ancien qui n'attachait aucune foi aux paroles des sorciers, mais qui croyait aux songes avec la naïveté d'un enfant ? Moi j'attachais une... égale importance aux uns et aux autres. Tout de même, ton histoire est curieuse. Poursuis-la.

— Seigneur, savez-vous ce que signifiait l'inscription ?

— J'attends que tu me le dises.

— Voici, Seigneur, le sens de l'inscription : « Mon âme est prisonnière. Toi qui as un désir, suce cette pierre, et je t'apparaîtrai, et, ravie, tu te verras au comble de tes vœux. » Pendant quelques jours, je simulai une maladie et défendis à qui que ce fût de m'approcher. Je voulais éprouver le char-

me de la pierre. Une nuit je la pris entre mes lèvres. Après que je l'eus sucée quelques instants, mes oreilles commencèrent à bourdonner. Il me sembla que l'on versait de la lave dans mes yeux ; le sang circulait dans mes veines avec une ardeur extraordinaire. J'enfonçai mes ongles dans ma chair, sans ressentir la moindre douleur. Soudain j'eus un vertige, et je m'étendis par terre tout de mon long. J'étais ivre, d'une ivresse délicieuse ; je me sentais emportée sur des nuages ; des groupes incorporels m'entouraient ; sans me parler, ils me souriaient. Je vis se dérouler devant moi des forêts épaisses ; des ombres les peuplaient. Soudain j'aperçus un rocher escarpé se terminant, à son extrémité supérieure, par une partie unie comme une muraille. On y voyait se détacher une pierre tumulaire. Soudain celle-ci remua, se sépara du rocher et roula à terre. Puis d'une ouverture qu'elle cachait, surgit une morte qu'entouraient des bandettes. Elle resta quelques secondes comme suspendue dans l'espace, puis lentement, descendit jusqu'au pied du rocher et vint se camper devant moi. Aussitôt l'air fut embrasé, et je vis un être au visage souriant

qui m'adressa cette question : « Qui es-tu ? Et pourquoi m'as-tu appelée ?... » Je sentais ma langue paralysée. Mais encouragée par l'expression d'infinie douceur de cette physionomie éthérée : « Et toi, murmurai-je, qui es-tu ? — Je suis l'esprit qui accourt à l'aide de tous ceux qui sucent la pierre tombée entre tes mains. Je descends d'Osiris. Encore nouvellement mariée, la mort me surprit. Mon âme habite le séjour du bonheur et je cherche des êtres tourmentés comme toi, pour mettre un baume sur leurs blessures. Je lui dis : « Du moment que tu es accourue à mon appel pour soulager ma peine, fais que je puisse retourner dans mon île natale. — Demande cette grâce au Padi-chah et sois sûre qu'il te l'accordera. » L'ombre caressa mes joues et m'embrassa sur les yeux, puis me regardant tendrement : « Ecoute bien, douce Fatma, si tu ne revois pas ton vieux père, ta mère qui te pleure, ton frère qui meurt de l'envie de te serrer sur sa poitrine : si tu ne revois pas le haut sapin de ton jardin, la fontaine de marbre, les bocages aux fleurs bleues, tu ne tarderas pas à rejoindre comme moi la région des ombres... » Seigneur, depuis ce jour, je souff-

fre davantage... Vous seul, ô Padichah, pouvez rendre le repos à mon âme... Je sens que le flambeau de la vie s'éteint en moi. Vous, Seigneur, vous seul pouvez le ranimer...

Epuisée, Fatma appuya légèrement son front contre l'épaule du sultan et resta silencieuse, dans cette attitude.

Abdul-Médjid prit en ses mains la gracieuse tête de la jeune femme et l'ayant longuement contemplée d'un regard ému :

— Ainsi, Fatma, ta décision est arrêtée ?

— Seigneur, rendez-moi à ma patrie... Alors seulement je serai convaincue que je n'aurai pas une mort prématurée.

— Je ne puis accéder à ton désir... Jusqu'à ce jour, aucune sultane n'a quitté le harem du Padichah...

D'un brusque mouvement, Fatma se redressa et sans aucune des révérences et marques de respect habituelles et rigoureusement exigées par le cérémonial du Palais, elle se dirigea vers la portière, qu'elle souleva d'un geste nerveux, et disparut.



VI

Panorama

Lorsqu'ayant traversé les Dardanelles ou le Bosphore, on se trouve, pour la première fois, devant Constantinople, on ne peut retenir un cri d'admiration. La capitale des Osmanlis, avec son majestueux panorama, produit un effet magique. Mais cette admiration est infiniment moindre, si, pour y venir, on choisit la voie de terre. En passant à travers Makrikeuy, Yédi-Koulé, Psamatia, on a une impression étrange non exempte de malaise. Tout ce décor de ruine et de misère fait croire que des tyrans viennent de passer là, que le feu et les secousses

sismiques ont dévasté ces endroits et que la famine y a ajouté ses ravages.

Malgré cela, grand est le charme exercé sur l'imagination par la Byzance des empereurs, la Dersaadet des sultans. Pour tous, Constantinople est une merveille. Pas une nation, pas une race qui ne soit hypnotisée par le passé à la fois historique et légendaire de cette capitale.

Pour *jouir* du panorama de Stamboul, trois points sont spécialement indiqués : la hauteur d'Eyoub, celle de Tchamlidja et la tour de Galata. Sur les collines de l'actuelle Byzance, la nature a semé, au lieu de fleurs, des cyprès et des mausolées. Ses édifices les plus imposants sont les mosquées dont les hauts minarets semblent protéger les coupes.

Florence est la ville des fleurs ; Venise, la ville des chants et des baisers ; Naples, celle des lys et des roses ; l'Arménie est le panthéon des ruines ; Constantinople, la perpétuelle exposition de toutes les races.

Les Balian n'avaient pas encore employé leur prodigieux compas, ils n'avaient pas élevé sur les rives du Bosphore et sur ses ver-

doyantes collines les palais somptueux et magnifiques chalets. Au vieux temps, même le Padichah recevait ses hôtes et ses ministres en des kiosques ambulants. Des tentes spacieuses étaient les konaks des riches.

Les couleurs étendent, avec une délicate gradation, une délicieuse harmonie, leurs reflets sur le sol, la mer, les canaux de Stamboul. C'est à sa position naturelle que cette ville doit son merveilleux panorama. L'art et le talent n'y sont pas pour grand chose. La nature a été là le vrai artiste. De ses mains elle a tracé ces lignes, ces formes idéales, de ses mains elle a gradué ces nuances.

Le Bosphore vous fait l'effet d'un paradis suspendu.

D'une hauteur quelconque, contemplez Stamboul, dans son ensemble ou ses parties. Vous découvrirez en son atmosphère de gaze toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Au crépuscule, d'une des dernières buttes de Chichli, jetez un regard vers l'Occident. Les rives de la Corne d'Or, avec leur couronne de nuages empourprés, vous offrent le plus splendide tableau qui soit sorti du pinceau créateur. Vers l'horizon orangé, s'allongent

les épaisses forêts de cyprès, et en la plaine déserte de Molak, les coupoles des mosquées s'estompant dans la pénombre, ont un effet magique.

Les allées qui, comme une belle chevelure sur une tête, sont, pour une ville, de si gracieux ornements, n'existent guère à Stamboul ou à Péra. Il faut aller dans les vertes prairies de Beycos où des rangées de trembles vous rappelleront vaguement les ombreuses allées d'Europe. Mais ici tout est négligé, délaissé.

Par une journée limpide, dans l'après-midi, allez sur le point le plus haut du cimetière d'Eyoub, tournez-vous du côté du pont de Karakeuy, vous verrez encore se dérouler devant vos yeux la féerique Corne d'Or. Le va et vient lent des petites embarcations blanches, le lourd balancement des mahones chargées de houille, tout ce décor enfin de calme et de tranquillité sont comme le miroir de l'indolence orientale. Mais le panorama ne vous laisse pas moins sous un charme infini.

A gauche, vous avez les massives bâtisses de l'amirauté et de la caserne, la tour de Ga-

lata qu'entourent les façades de maisons multicolores ; à droite, vous voyez la célèbre école du Phanar, et de la porte d'Andrinople jusqu'à Séraï-Bournou, sur la hauteur, après les touffes de sapins, à de notables distances l'une de l'autre, de majestueuses mosquées : celles de Fatih, de Suleymanié, de Bayazid, et les surmontant toutes, la mince tour du Séraskérat. De là le nouveau pont est invisible. L'ancien seul, celui d'Azap-Capou, offre son tablier désert et mélancolique.

Contemplez Stamboul de Yédi-Koulé, vous sentez courir en vous un long frisson lugubre. Ces vieilles murailles qui résistèrent aux tremblements de terre, aux coups de bélier et aux boulets, usées sous l'action du temps, dressent leur masse délabrée, comme pour rappeler d'anciennes gloires ; elles vivent dans ces confins réservés aux hôpitaux, elles-mêmes malades incurables...

Embrassez la vue des hauteurs d'Ayaz-Pacha, vous avez les rives asiatiques du Bosphore. Sur Scutari, berceau des écoles, des poètes, des écrivains arméniens, pleuvent les rayons du riche soleil de Byzance. Sur les

vitres dorées des maisons, leurs chatouillements éblouissent. C'est là que la nature a peint le plus achevé de ses tableaux. Les collines se succèdent jusqu'à Oucha-Dédé. Les pins qui surmontent leurs crêtes ressemblent, avec leurs branches étendues, à d'immenses parasols.

La blanche tour de Léandre se mire dans les eaux bleues. Avec une malicieuse indifférence, elle rit elle-même de ses légendes... Aujourd'hui, elle n'est plus que le phare vers lequel les marins, capitaines, pêcheurs tournent leurs regards. Mais le souvenir d'Héro n'en vit pas moins, tiède, dans la fraîcheur de l'onde.



VII

Complot

Aziz, mon âme, tu es trop inexpérimenté.

Ainsi parlait la validé sultane.

— Pourquoi, mère ?

— Ne vois-tu pas ? Médjid n'est plus qu'une ruine. Tant mieux ! Qu'il augmente le nombre de ses femmes, qu'il absorbe des doses d'alcool chaque jour plus fortes... Ces deux vices, qui le poussent vers la tombe, rapprochent, par contre, l'heureux jour de ton avènement...

— J'aurais voulu qu'il ne les eût pas.

— Aziz, tu as un cœur de lion. Pourquoi montres-tu parfois la faiblesse d'une brebis ? Bénis soient les vices d'un autre, s'ils doi-

vent te frayer le chemin du trône ! Sais-tu, Aziz, que le sceptre sied à ta main ?

— Oui, validé, mais...

— Ne plains pas trop les autres, si tu ne veux pas être à plaindre. Heureux l'homme au courage indomptable qui n'a jamais mérité la pitié !

Abdul-Aziz ne répondit pas. Il resta un long moment rêveur. Dès son plus jeune âge, il avait eu l'âpre désir du pouvoir. Les années n'avaient fait que rendre ce désir plus intense. Mais son cœur n'était pas fermé à la pitié, ainsi que la validé l'aurait voulu. Voyant son attitude indécise, celle-ci reprit :

— Prince, sois sûr que les vices creusent vite sous les pas de l'homme la fosse du tombeau...

Tandis que la sultane prononçait ces paroles, Aziz s'éloigna dans la direction des jardins. Au même instant apparut la mince silhouette d'Abdul-Médjid. Le souverain avait l'air profondément abattu. S'adressant à la validé :

— Je ne sais plus ce qu'il faut faire, murmura-t-il, pour que les chrétiens soient convaincus de la sincère, de la grande sympathie que j'ai pour eux.

— Pourquoi ces paroles, Seigneur ? Qu'est-il arrivé ?

— Une trahison...

Soudain entra le bostandji-bachi, tenant un sac qu'il déposa aux pieds du monarque, puis s'éloigna.

La validé, surprise, contemplait ce sac que le sultan ouvrit d'un geste fiévreux. Il en retira une tête et la montrant à la princesse :

— Reconnais-tu ce visage ?...

— Dieu ! c'est la tête de Toros, le cuisinier arménien...

— Tu ne me demandes pas pourquoi elle a été tranchée ?

— Quel besoin, Seigneur ? Est-il possible de penser que Votre Hautesse ait pu commettre une injustice ? Si cette tête a été détachée du tronc, c'est donc qu'elle appartenait à quelqu'un qui a mérité la mort.

— En effet... Et maintenant, fais appeler ici notre fils Hamid. Dès qu'il sera là, observe attentivement sa physionomie.

La validé se hâta d'exécuter l'ordre impérial, puis de plus en plus surprise :

— Seigneur, il doit y avoir dans tout ceci un mystère que je ne parviens pas à deviner...

— Sous peu, tu seras éclairée... Toutes les puissances, toutes les races reconnaissent et apprécient ma bonté, ma sincérité. Seules les gens de ce palais en sont incapables et me payent de la plus noire ingratitude. Oh ! trahison ! trahison !...

Le petit Hamid entra dans la pièce en sautillant et alla enlacer les genoux de son père. Ses yeux s'étant portés vers la tête du cuisinier gisant sur le parquet, au lieu d'en ressentir une naturelle horreur, il se mit à rire, comme si c'était là un spectacle réjouissant.

— Validé, dit le sultan, regarde bien cette tête, et regarde le visage de cet enfant...

— Seigneur..., balbutia la sultane, qui avait compris.

— Va-t-en, petit, fit le monarque d'une voix mélancolique et en donnant une légère tape sur la joue de Hamid.

Tandis que le jeune prince s'éloignait en gambadant, Abdul-Médjid ouvrit la fenêtre et prenant par les cheveux la tête du cuisinier, la lança dans le vide...

La validé articula quelques consolations mensongères.

— Ce n'est pas là l'unique cause de ma tristesse, soupira le sultan. Fatma, que j'ai-

me tant, souffre, paraît-il, du mal du pays. Elle éprouve une invincible envie de revoir son île natale. Elle veut désertir mon gynécée...

— Désertir votre gynécée ?...

— Oui...

— Elle ne le peut. Notre loi s'y oppose. Mais vraiment, Seigneur, vous tenez à tel point à cette Grecque ?

— Il me semble que si elle s'éloigne, il n'y aura jamais plus de joie dans mon harem...

— Bah ! Seigneur...

— J'en suis persuadé...

— Puisqu'il en est ainsi, puisque cette femme est si précieuse pour Votre Hautesse, je me fais forte de la guérir de l'envie de revoir son île.

— Vrai ? Tu pourrais lui rendre sa gaieté ?...

— Sans doute. Que ne ferais-je pas pour être agréable à Votre Hautesse ? Mais, Seigneur, laissez-moi vous dire que vous avez en Arminé une favorite bien plus jolie, bien plus capiteuse que la grecque Fatma...

Sans répliquer, Abdul-Médjid quitta la pièce.

La validé jeta un regard autour d'elle, puis s'approchant de la fenêtre, elle sou-

leva le rideau et aperçut Aziz qui se promenait dans le jardin.

Elle courut à lui.

Des princes impériaux le plus heureux était Aziz. Hamid s'occupait de menuiserie au kiosque de Kéat-Hané; quant au beau Mourad, issu d'une Circassienne à qui il devait les attraits de son visage, il était d'une constante mélancolie.

Contrairement à l'usage qui soumettait l'héritier présomptif à une sévère et même cruelle surveillance, Abdul-Aziz jouissait, grâce à la bonté, à la magnanimité de son frère, d'une liberté complète.

La valide, qui l'avait rejoint au jardin, lui souffla à l'oreille :

— Sois tranquille, je travaille pour toi...

Ayant prononcé ces mots, elle se rendit auprès de la sultane Fatma, qu'elle savait fort montée contre le souverain, et lui proposa une promenade en voiture aux Eaux-Douces. Très déprimée, Fatma accepta.

Tandis que l'équipage roulait sur la route de Kéat-Hané :

— Ainsi, dit la valide, il ne t'a pas permis de revoir ton île ?

— Hélas ! non...

— Une seule chose pourrait te rendre la liberté...

Fatma regarda fixement la sultane-mère.

— Quoi donc ? interrogea-t-elle.

— La disparition du Maître...

Un frisson secoua le corps de Fatma.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle, comment la disparition du sultan pourrait me rendre libre... Quelle est la favorite qui a pu quitter le harem, après la mort d'un Padichah ? Oh ! nous sommes prisonnières à perpétuité...

— Enfant ! Tu aspiras à la liberté, et tu ignores le moyen de la conquérir. Ce moyen, je te l'indiquerai...

— Quel est-il ?

Le regard perçant de la valide plongea dans les douces prunelles de la jeune femme.

— Je vais te l'indiquer, articula-t-elle comme dans un souffle, et sache que c'est le seul...

A cette minute, l'expression du visage de la sultane-mère était sinistre. Fatma ne put réprimer un nouveau frisson.

— Avant de me faire connaître ce moyen, balbutia-t-elle, sachez que je ne me prêterais pas à une action infâme, quel qu'en doive être le prix...

Les traits de la validé se radoucirent.

— Enfant ! répéta-t-elle. Moi qui voulais combler tes désirs !

— Si réellement vous tenez à me rendre à mon île, à mes montagnes, faites-le sans qu'il arrive le moindre mal au khalife... A cette seule condition, je pourrais accepter la liberté.

La validé frémissait de colère. Mais elle se contint, et d'une voix blanche :

— Que t'ai-je donc dit ? Q'est-ce qui t'autorise à parler ainsi ?

Les regards des deux femmes se croisèrent comme des épées.

— Rien..., articula Fatma. Je n'en tiens pas moins à déclarer que je n'entrerais jamais dans un complot contre la vie du Padichah.

L'équipage, ayant traversé l'allée bordant le cours d'eau, prit la montée qui conduit à Chichli, pour, de là, pousser jusqu'à Zindjirli-Couyou.

Cinq autres voitures suivaient, dans chacune desquelles avaient pris place une sultane avec ses halaïques.

Le vent et la poussière ne délaissent jamais ces hauteurs. Les glaces des carosses étaient cependant baissées, et les extrémi-

tés des voiles blanches qui couvraient la tête des sultanes, pendues hors des portières, flottaient comme des drapeaux. Le vent s'engouffrait dans les voitures, y sifflait, rugissait. Il faisait chanter les bosquets, soulevait la poussière du chemin en tourbillons grisâtres. On eût dit des nuages rasant le sol. Le vent venait du Bosphore. Il faisait brui-
re les feuillages, gémir les vieux remparts, trembler les fenêtres closes des kiosques impériaux. Cette violence de la brise ne faisait qu'augmenter la nervosité, la mélancolie des sultanes. Elles assistaient à l'effeuillement des fleurs dont les pétales jonchaient le sol marécageux. Cette chute les faisait frissonner.

Arminé n'avait pas quitté le sérail. Elle n'aimait guère les amusements et préférait à tout la compagnie du Padichah. Elle avait conservé sa croyance et plusieurs fois par an, le P. Athanase allait au palais lui faire accomplir ses devoirs religieux. Abdul-Médjd était au courant de la chose, mais ne disait rien : il laissait, au contraire, sous ce rapport, pleine liberté à la jeune femme. De toute la personne d'Arminé se dégageait un

je ne sais quoi qui en imposait même à Aziz et à Hamid.

Au retour de la promenade à Zindjirli-Couyou, Fatma se rendit auprès d'elle. Le morne visage de la Grecque disait l'intensité de sa souffrance.

— Arminé, murmura Fatma, la lumière luira-t-elle jamais pour nous ?

— Pourquoi ce surcroît de désespoir ?

— La conversation que j'ai eue aujourd'hui avec la validé m'a inspiré un dégoût !...

— Que t'a-t-elle dit ?

— Elle a cru trouver en moi une empoisonneuse...

— Tu ne t'es pas, je suppose, départie de ta prudence habituelle ?

— Sans doute...

Arminé alluma la cigarette que sa compagne tenait entre ses lèvres, puis s'assit sur un siège, en face d'elle.

Entre ces deux sultanes existaient des liens d'amitié profonde qui tenaient sans doute à leur commune origine chrétienne. Elles étaient *sûres* l'une de l'autre.

— La *vieille*, prononça Arminé, est une créature malfaisante qui n'a d'autre but que

que de raccourcir les jours du khalife, afin de voir un moment plus tôt sur le trône le prince qu'elle préfère.

— Je le sais. Mais est-ce là un soulagement à mes peines ?...

— Fatma, tu es réellement à plaindre. Mais pour supporter ton infortune, tu n'as encore que la patience...

— La patience, la patience... Sais-tu ce que c'est que la nostalgie ? Aucun mal n'est comparable à celui-là, et c'est le mien. Je connais la bonté du Padichah, mais je l'adorerais comme un dieu, s'il la poussait jusqu'à me rendre le plus précieux des dons : la liberté...

— Tu oublies, Fatma, que notre maître ne peut pas faire tout ce qu'il veut. La loi sacrée a certaines exigences auxquelles il est assujetti au même titre, au même degré que le dernier des musulmans...

En effet, la mensuétude, le libéralisme d'Abdul-Médjid étaient indéniables. Monté sur le trône à l'âge de dix-huit ans, il avait, dès le premier jour, fait preuve d'un grand esprit de progrès. L'acte de Gulhané était son œuvre. Mais ce décret qui avait reconnu l'égalité des musulmans et des chrétiens de-

vant la loi, qui avait garanti la vie, l'honneur et les biens de tous les sujets ottomans, qui avait réglé le mode de perception des impôts, établi le système de la conscription, et introduit plusieurs autres réformes, ce décret ne contenait rien quant à la condition de la femme musulmane, qui restait inchangée.

En quittant Arminé, Fatma, toujours obsédée par son idée, rejoignit la sultane-mère.

— Validé, lui dit-elle, tu m'as assuré que la disparition du Padichah me rendrait libre.

— Et je te l'assure de nouveau...

— Tous ces noirs qui nous surveillent d'un œil farouche disparaîtront-ils avec lui?

— Que tu es enfant! Les noirs comptent-ils seulement auprès de moi? Entre dans mes plans et tu ne t'en repentiras pas...

Fatma fit une réponse évasive et s'éloigna, perplexe et plus abattue que jamais.



VIII

Prédication

Notre vie est désespérante! gémit Fatma. Pour ma part, je n'en puis plus...

Les sultanes Chéfika et Arminé, étendues nonchalamment sur les sofas, ne répondirent pas.

Fatma, toujours nerveuse, éteignit sa cigarette dans le cendrier d'argent. Allant devant la glace, elle se contempla longuement, puis revint vers ses compagnes et s'étendit auprès d'elles.

Du dehors arrivait la voix du muezzine invitant les fidèles à la prière de midi. Mais les favorites ne bougèrent pas de leurs places.

On leur avait dit qu'un derviche du Tekké de Yuksek-Caldirim devait, sur les ordres de Sa Hautesse, se rendre, le jour même, au Pa-

lais, pour leur faire un sermon sur la sublimité de l'islamisme.

Les sultanes étaient assez curieuses d'entendre la parole de ce prédicateur que l'on disait fort éloquent. Même Fatma — tel était l'ennui ressenti par la Grecque — en était arrivée à désirer sa visite, espérant y trouver une distraction, un soulagement.

— Que tarde-t-il à venir ! murmura-t-elle.

— Tu as hâte d'entendre la parole de vie, dit en souriant Chéfika.

— Je m'ennuie horriblement... Sais-tu ce que c'est que l'ennui ?

— Je ne m'amuse pas plus que toi, Fatma. Mais... je sais me plier aux nécessités. Voilà une science que tu ignores, — pour ton malheur.

— Oh ! je ne l'apprendrai jamais, quoi qu'il doive advenir !

— Le mevlévi que tu vas entendre aujourd'hui te l'inculquera peut-être.

Fatma eut une moue mélancolique.

— As-tu jamais assisté aux prédication de ce derviche ? interrogea-t-elle.

— Oui, plusieurs fois. C'est un arbre de science.

En ce moment, un eunuque souleva la portière.

— Sultanes, annonça-t-il, le derviche effendi arrive.

Ce dernier s'avança lentement, serrant sous son bras un livre richement relié : le Coran. Il se dirigea vers un lutrin recouvert d'un mouchoir en soie brodé d'or, et y ayant déposé le livre saint, fit aux favorites trois profonds *témennahs*, après quoi il s'assit par terre, à l'orientale, les jambes croisées sous lui.

Les sultanes l'observaient d'un œil attentif.

Après avoir levé ses regards vers le plafond et être resté quelques instants dans une attitude recueillie, le derviche étendit le bras vers le lutrin¹. Il prit le livre, qu'il ouvrit. Ayant récité quelques versets, il s'adressa ainsi à son auditoire féminin :

— Sultanes, je suis là pour vous expliquer les textes sacrés. Désirez-vous que je parle ?

— Sans doute, prononcèrent ensemble les favorites.

— Arminé, souffla Chéfika à l'oreille de sa compagne, prête toute ton attention.

— Derviche effendi, puis-je vous poser une question, avant que vous ayez commencé ? demanda Fatma.

(1) Les lutrins turcs sont très bas.

— Parlez, sultane.

— L'islamisme admet-il la liberté?

— Le Coran est notre guide. S'il est interprété comme il doit l'être, la voie de la liberté ne reste jamais fermée.

— Ainsi, le chéikh-ul-islam peut-il, d'un mot, transformer des mœurs séculaires?

— Il y a un pouvoir supérieur à celui du chéikh-ul-islam.

— Celui du Padichah?

— Il est, certainement, supérieur à celui du chéikh-ul-islam...

— Donc, c'est à Sa Hautesse qu'il appartient de réaliser cette transformation?

— Il y a un pouvoir supérieur à celui du Padichah...

— Quel est-il?

— Celui du peuple ignorant et traditionniste.

Fatma baissa la tête. Elle s'avouait vaincue.

— Derviche effendi, fit Chéfika, vos paroles sentent la sagesse. Nos âmes arides comme le sable du désert ont besoin de se désaltérer à la rosée de votre verbe.

— Vous observez sur ma personne, commença le mevlévi, l'ordinaire forme humaine. C'est que je dois cette forme à ma mère.

Mais mon âme est une parcelle du souffle d'Allah et ne vibre que pour raconter sa gloire.

Le prédicateur s'arrêta.

— La gloire d'Allah, reprit-il, c'est l'islamisme. Le Coran, base de notre croyance, est la traduction du verbe divin. Il nous trace la voie que nous devons suivre. Chacune de ses paroles est l'émanation de l'âme de Mahomet. Les esprits sains en pénètrent le sens par les commentaires. Quant aux religieux savants, l'inspiration divine leur en simplifie les mystères.

— Derviche effendi, interrompit Fatma, du moment qu'un seul et même livre est le guide de la foi islamique, pourquoi les religieux sont-ils divisés sur plusieurs points?

— Bien des rayons jaillissent sur la terre. Leur direction est souvent divergente. Mais leur source est la même : le soleil. Il en est ainsi de l'islamisme. Les idées de nos savants peuvent différer sur certains points. Mais elles dérivent toutes de la même inépuisable source : la science d'Allah.

Fatma avait fait allusion aux quatre rites : Hanéfi, Chaféi, Maléki et Hambéli.

— Sultanes, poursuivit le derviche, pour vous rendre dignes d'Allah, vous devez purifier votre âme aux grâces qu'il a accordées. La vérité est dans la miséricorde même d'Allah. Cette vérité, notre Prophète l'a cherchée et l'a trouvée dans l'ombre du Créateur. Aussi, la doctrine qu'il a prêchée a-t-elle gagné à elle la moitié du vieux monde. Les grands imams de l'islam : Ebou Hanéfi, Chaféi, Maléki et Hambéli, qui ont magnifié le mahométisme, possèdent leurs mosquées particulières à la Mecque. L'islamisme a conservé son éclat en restant fidèle à Allah. Si Bagdad est notre terre bénie du ciel, notre Dar-us-sélam, l'asile de notre santé, la pépinière de nos saints, de nos savants, c'est que ce pays a toujours gardé intacte la foi musulmane.

— Mais pourquoi, fit observer Arminé, dans les pays musulmans, le progrès n'est-il pas au même niveau que dans les pays chrétiens ? Ou plutôt, pourquoi, dans les masses islamiques, l'instruction, la science ne sont-elles pas aussi répandues ?

— La raison en est très simple, sultane. Chez nous, on ne s'instruit par pour briller. La science n'est cultivée que par ceux qui

ressentent comme un besoin de l'approfondir. Et ces *cas* ne sont malheureusement pas assez nombreux. Il en a été ainsi, dans les temps pré-historiques. Les hommes cultivaient la science, non pas pour se faire une renommée, mais parce qu'ils en attendaient du bien. L'instruction ne pouvant donc se généraliser, le peuple s'adressait à ses ulémas, toutes les fois qu'il désirait obtenir l'explication d'une chose. Cela continue encore ainsi.

— Le progrès n'en souffre-t-il pas ? interrogea Fatma.

— Qu'entendez-vous par progrès, sultane ?

— Tout pas vers le bien-être matériel et... moral de l'humanité.

— Ce bien-être a-t-il jamais été plus grand, plus réel, plus parfait qu'aux temps primitifs, à cette époque où l'on vivait exempt de soucis et où le fil de l'existence ne se rompait qu'au bout d'un siècle ?

Fatma ne répliqua pas.

— Je comprends votre pensée, sultane, reprit le derviche, bien que vous ne jugiez pas utile de l'exprimer. On a aujourd'hui d'autres aspirations, n'est-ce pas ? On ne raisonne plus comme au temps de Hazréti-

Nouh ou de Hazréti-Ibrahim... Cela est vrai. Mais faut-il s'en féliciter ? Je ne saurais l'affirmer. Sachez, sultanes, qu'il est bon d'ignorer parfois certaines choses. On vit du désir de les apprendre, et chaque explication que l'on vous donne vous procure un plaisir nouveau.

Ayant prononcé ces paroles, le derviche prit son livre, se leva et, après trois témenahs, sortit de la pièce.

Le sermon était terminé.

Quelques heures plus tard, Abdul-Méjdjid fit une apparition au gynécée. Ayant rencontré sa favorite grecque :

— Fatma, interrogea-t-il, es-tu satisfaite de l'éloquence du mevlévi ?

— Pas trop, Seigneur, répondit la sultane.

— Pourquoi ? Ne possède-t-il pas assez de science ? C'est un des plus distingués de nos mevlévis.

— Il a, en effet, dit des choses fort sages et même, parfois, profondes... Mais il n'a nullement été question du mal qui m'opprime et de la seule chose qui pourrait me procurer un soulagement.

Abdul-Méjdjid ne répondit rien. Il regarda mélancoliquement sa favorite, poussa un soupir et s'éloigna.



IX

Tentations

Aziz, mon âme, disait la validé sultane, l'affaire marche à souhait.
— Qu'entends-tu par là, validé ?
— Laisse-moi faire...

Au bout d'un instant :

— Que penses-tu de la tristesse du Padichah ?

— Elle est inexplicable...

— Je ne me l'explique que trop, moi. Les plaisirs poussés à l'excès amènent cette mélancolie...

— Hélas !

— Aziz, prépare-toi à monter sur le trône...

— Oh ! validé...

Tandis qu'en s'entretenant de la sorte, ils se dirigeaient vers les appartements de la sultane-mère, ils croisèrent Fatma, Ar-

miné et Chéfika qui, précédées d'un eunuque, sortaient du harem.

Se penchant vers Arminé :

— As-tu remarqué l'expression de la physionomie de la vieille ? interrogea Fatma.

— Oui...

— N'était-elle pas sinistre ?

— En effet... La vue de cette femme me donne, je ne sais pourquoi, le frisson.

— Il y a de quoi, Arminé... Je crains fort que cette mégère n'ait mis son horrible projet à exécution.

— Crois-tu ?

En ce moment, l'écho d'un chant lointain arriva à leurs oreilles.

— Quelle est cette voix ? interrogea Arminé.

— C'est celle du derviche, répondit un eunuque qui se trouvait à quelques pas. Le voici qui s'approche.

Le derviche avançait, en effet, dans la direction des favorites, en chantant un hymne sacré.

— Qu'il est pâle ! s'exclama Fatma.

— C'est qu'il a encouru la colère du Maître, déclara l'eunuque.

— Pourquoi ? demandèrent les sultanes.

— Je ne le sais pas au juste... Mais ce

qui est clair, c'est que le derviche a déplu au Padichah.

— Et comment se fait-il qu'il n'ait pas encore quitté le sérail ?

Cette question avait été posée par Fatma.

L'eunuque ne répliqua pas tout de suite. Au bout de quelques instants :

— Puisque Sa Hautesse le garde ici, elle a sans doute ses desseins.

Le noir s'éloigna.

— Sais-tu, Chéfika, ce derviche a quelque chose qui attire, souffla Fatma à l'oreille de sa compagne.

— Chut, Fatma ! Tiens tes regards baissés. Le Padichah est à la fenêtre...

— Décidément, son chant est plus agréable que son sermon, reprit la Grecque, sans nullement s'émouvoir de l'avertissement de Chéfika.

Le derviche chantait :

Le remède à tous les maux est Allah. Au mal d'amour seul, il n'est point de remède...

— Arminé, murmura Fatma, que signifie cette cantilène ?... Une étincelle de mon âme serait-elle tombée dans ce cœur glacé ?

— Voyons, voyons, Fatma, pas d'enfantillages, pas de... folies.

La voix du derviche se rapprochait de

plus en plus. La tête inclinée, les regards fixés à terre, il chantait :

L'âme est un miroir reluisant ; le corps, une poussière qui le couvre. Notre beauté reste voilée, puisque nous vivons sous cette poussière...

— Fatma, entends-tu ? demanda Chéfi-ka. Le derviche ne se nourrit que de rêveries mystiques.

— Tu crois ça ?

L'eunuque, qui était revenu, entendit la question de Fatma.

— Vous semblez en douter, sultane, dit-il. Heureux ce derviche dont l'âme s'alimente aux sources divines ! Si, comme lui, vous secouiez la vôtre de la poussière qui la couvre, vous goûteriez le bonheur qu'il ressent.

— Les plaisirs de l'âme !... Je n'en ai que faire...

— Sultane, mon devoir est de vous rappeler au respect des choses prescrites.

— Ceux qui déguisent leurs sentiments commettent un crime égal au suicide.

— Sultane, craignez le courroux du Padichah.

— Le Padichah ?... Que peut-il contre moi ?

— Votre vie est entre ses mains. Un coup de hache...

— Penses-tu que je sois de celles qui redoutent la mort ?

— Sultane, vous êtes étonnante ! Vous voulez quitter ce paradis de jouissance, pour mener une existence libre. Et vous déclarez que la mort ne vous effraie pas...

— Eunuque ! exerce ta surveillance et ne t'occupe pas d'autre chose. Surveille... Nul n'exige de toi davantage.

La voix du derviche s'éleva de nouveau :

La vérité est en nous. L'humanité la fuit. Les démons ont poursuivi cette vérité. Le jour où elle naquit, les anciens dieux se retirèrent dans des grottes et y moururent.

— C'est lui ! C'est encore lui ! soupira Fatma. Oh ! quelle voix douce et charmeuse...

Heureux, continua le mevlévi, ceux qui, marchant pieds nus sur le sable brûlant du désert, glorifient le Dieu de la vérité.

— Eunuque, dit Fatma, fais signe au derviche de venir ici.

— Je ne le puis pas, sultane. Le Padichah l'a interdit.

— Le Padichah ne me refuse aucune grâce. Appelle-le, te dis-je, j'ai besoin d'entendre sa parole.

— Je ne puis pas agir contre les ordres du souverain.

La voix du derviche continuait à s'élever :

L'âme se souille dans les jouissances charnelles, la vérité fuit les maisons corrompues. Le pé-

cheur a allumé les forêts comme des torches, mais il n'a pu apercevoir la vérité.

En ce moment, la validé sortait du kiosque en compagnie du Padichah.

— Seigneur, lui dit-elle, ce derviche est devenu ici un véritable objet de tentation. Voyez Fatma... Ordinairement si réservée, elle semble avoir perdu toute mesure. D'après moi, il faut éloigner ce religieux, ou prodiguer des conseils à la sultane...

Triste et abattu, le monarque ne répondit pas. Prenant la validé par la main, il l'entraîna vers le grand harem.

Le derviche chantait :

Un sang de tigresse coule dans les veines de la méchante princesse. En vain, elle cherche à éblouir avec les feux de ses diamants. Que de jeunes vies elle a fauchées ! Les ombres des prophètes poursuivront toujours son souvenir.

— Entendez-vous, Seigneur ? C'est moi que visent ces paroles... Permettez-moi de rougir à la flamme l'épingle de mes cheveux et de crever les prunelles de ce maudit.

— Derviche, articulait Fatma, ton verbe est pur comme la neige qui couvre les vallées. Mais tes présages sont aussi effrayants que les ténèbres des cavernes...

Fatma était incapable de cacher ses sen-

timents. Les menaces déguisées de l'eunuque l'avaient laissée indifférente. Sans se soucier de lui, elle s'approcha du derviche.

La validé aperçut la jeune femme et la désignant au Padichah :

— Voici la preuve, Seigneur.

Abdul-Médjid garda le silence.

La voix du mevlévi s'éleva :

Eloigne-toi, houri née de l'écume de la mer. Pour moi, le bonheur est enseveli dans le mausolée d'ivoire.

Fatma répondit :

— Je demanderai au Padichah de te faire construire, près des cascades, à l'ombre des bois, une superbe chaire avec des cèdres du Liban, afin que ta voix, ton harmonieuse voix vibre dans l'air tiède et embaumé. Tes yeux, derviche, tes yeux noirs ressemblent à ces cavités profondes où la tourterelle réchauffe ses œufs.

Le derviche chanta :

Ferme tes yeux semés de poussière d'or. Les regards profanes ne sauraient se fixer sur des êtres consacrés à Allah. Femme, ta beauté est pétrie d'argile. Seule la voix céleste pourrait m'émouvoir.

— Entends-tu, validé ? demanda le Padichah. Pour moi, ce religieux n'est pas coupable. Toute la faute s'appesantit sur Fatma. Mais elle souffre si cruellement des

nerfs, qu'elle n'a pas conscience de ses actes. Comment donc la châtier ?

— Et le scandale, Seigneur ?

— Je renverrai le mevlévi à son tekké et tout sera dit.

— Y songez-vous, Seigneur ?

— Que devrais-je faire, à votre sens ?

— Ordonner qu'on étrangle le derviche dans la mosquée des *baltadjis*.

— Faire étrangler un derviche ! Un innocent !

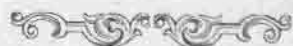
— Le scandale ne saurait être autrement étouffé...

— Ce que j'ai arrêté est plus simple : renvoyer l'homme à son tekké.

La validé frémissait de rage. Mais elle n'osa insister.

Son but, en cherchant à obtenir un arrêt de mort, n'était pas seulement de se venger du religieux pour les audacieuses paroles qu'il avait proférées contre elle. Elle voulait surtout, en provoquant une exécution injuste, soulever contre le Padichah l'ordre puissant des Mevlévis.

La magnanimité d'Abdul-Médjid déjoua ce calcul.



X

Les derviches tourneurs

Le vendredi, les touristes étrangers ne manquent pas d'aller visiter le *tekké* des derviches tourneurs situé sur les hauteurs de Yuksek-Caldirim.

Jadis ce quartier avait le calme d'un désert. La muraille de Galata s'étendait jusqu'à ce point. Il y avait là une grande porte que la population de Péra devait traverser, pour se rendre à Galata.

Cette porte s'ouvrait assez tard le matin, et le soir, elle se fermait très tôt.

Du tekké, la vue était pittoresque. Les hautes maisons de Péra n'existaient pas à

cette époque, et le regard pouvait embrasser le plus beau des panoramas. La Corne d'Or, Stamboul, la Marmara avec ses îles, Scutari et le sinueux Bosphore, et à partir de Tarla-Bachi, de vastes champs se déroulant à perte de vue. De leur monastère, les derviches pouvaient encore jouir, à cette époque, de ce spectacle unique.

Aux flancs de la hauteur, on aperçoit de petites maisons qui se touchent, toutes construites en bois, sans peinture, ou plutôt, la pluie et le soleil leur ont donné une teinte spéciale.

Jadis, le tekké occupait un très grand espace qui, au fur et à mesure, s'est trouvé amoindri par suite des abus de ceux qui l'administraient. Actuellement, sa situation est des plus misérables. Ses biens de rapport sont, pour ainsi dire, réduits à rien. Mais le tekké n'en a pas moins conservé sa haute signification.

Dès que vous entrez dans la mosquée, vous vous trouvez en une large, une vaste pièce. Dans la cour extérieure, des pèlerins attendent l'arrivée du groupe des derviches tourneurs. La noble simplicité de la bâtisse

ne produit nullement sur vous la mystique impression d'un temple.

Un à un, les derviches viennent s'asseoir par terre, tout autour de la pièce circulaire, leurs jambes croisées sous eux. Le chéikh est reconnaissable à son manteau noir. Il a un aspect vénérable. Maigre, de constitution délicate, les rêveries ascétiques semblent avoir affiné encore davantage sa physionomie. Il produit l'effet d'un sage. Son cou élancé ressemble à celui du cygne, sa noire barbe clairsemée est peignée avec soin et ses lèvres minces paraissent faites pour vibrer des accents du chant ou de la prière. Enfin l'aspect de ce religieux indique un homme au cœur droit, à la volonté ferme.

Un derviche d'une quarantaine d'années, à la barbe courte et grisonnante, fait ensuite lentement son entrée. On dirait un fakir de l'Inde. Après lui s'avance un autre religieux vêtu d'un cafetan vert. Encore à la fleur de l'âge, sa physionomie est empreinte de la gravité que l'on remarque sur des traits de vieillard.

Puis c'est un autre, une figure de penseur noyée dans les flots de la méditation. Ainsi

les derviches se succèdent, chacun venant occuper dans la pièce la place qui lui est assignée. Lorsque leur nombre est au complet, de l'étage supérieur commencent à arriver les sons langoureux d'un *ney*. L'air est à la fois tendre et mélancolique. En ce moment, les derviches planent dans les sphères éthérées et l'air de la salle semble comme embaumé par le parfum des cantiques.

Mais on sent un mouvement au dehors : c'est Abdul-Médjid qui vient d'arriver, en compagnie de plusieurs sultanes.

Souverain et sultanes montent à la tribune réservée au harem impérial et dont un grillage serré masque l'intérieur. Nul regard ne doit s'élever vers cette tribune.

C'était Fatma qui avait exprimé le désir d'assister à la danse des mevlévis, et le sultan, en quelque sorte malgré lui, y avait consenti, afin de ne pas augmenter la nervosité, la tristesse de sa favorite.

Du côté de l'autel, arrive la voix d'un derviche récitant une prière. Le *ney* accompagne ce cantique berceur.

Soudain tous les derviches, d'un même mouvement, inclinent leur buste jusqu'à

terre qu'ils frappent de la paume de leurs mains, puis avec le même ensemble, se redressent. Le chéikh s'avance du côté droit. Les derviches le suivent à la file. Et la ronde circulaire commence, accompagnée des sons de la musique et du chant. Elle se répète trois fois. L'uniformité, la monotonie de cette danse ne causent aucun ennui au spectateur en quelque sorte ravi par le mysticisme de la scène.

Après la ronde, chaque derviche enlève son manteau et le dépose par terre, puis s'inclinant devant son voisin, étend horizontalement ses bras croisés et commence à tourner sur lui-même du côté droit, d'abord lentement, puis d'un mouvement plus rapide, changeant peu à peu de place, les yeux fermés, dans une attitude de somnambule. En voyant tous ces derviches pivoter ainsi, on se croit dans un monde de fantômes. La danse dure un quart d'heure. Tandis que les plus vieux, fatigués, s'arrêtent les premiers et rejoignent leurs places où ils s'asseyent les jambes croisées, les autres continuent à tourner. Après tous, le chéikh se lève et se

met à danser, mais sans faire de tour. Il s'avance jusqu'au milieu de la salle. Enfin il s'arrête, cependant que le *ney* vibre d'un air délicieux. Les derviches marmottent une prière, en se prosternant devant l'autel, puis la mine joyeuse, bien qu'inondés de sueur, ils sortent un à un par la grande porte.

La personne que cette scène mystique avait le plus troublée était Fatma. La vue du mevlévi dont, quelques jours auparavant, elle avait, avec tant d'émotion, entendu le chant au sérail, avait ravivé dans son cœur un flot de sensations. Elle nageait dans un océan de songes mélancoliques. Mais au cours de cette imposante cérémonie religieuse, il n'était pas permis de donner le moindre signe de tristesse. Elle étouffait donc son angoisse. La sultane était réellement digne de pitié. Seul peut-être Abdul-Médjid savait lire dans cette âme en détresse. Pauvre Fatma ! Maintenant, plus que jamais, la mort lui semblait désirable, la mort en qui s'éteint toute souffrance. Elle regardait d'un œil atone la splendeur de sa toilette. Toutes ces richesses n'avaient aucun éclat, aucun attrait pour elle.

Elle se voyait arrivée au sommet du rocher noir et nu qui domine les abîmes et n'attendait qu'une impulsion de son être pour s'y précipiter...

Abdul-Médjid quitte le tekké avec son harem. Les équipages impériaux partent un à un du côté de Péra, descendent à Dolma-Baghtché par Ayaz-Pacha, puis roulent dans la direction de Galata. Et le tekké retombe en son ordinaire silence. Chaque derviche s'est retiré dans sa cellule. Ceux qui habitent le quartier se sont rendus chez eux. Quant au chéikh, il a rejoint l'appartement spécial qui lui est réservé dans le tekké et où il offre le café et des cigarettes aux hôtes qui désirent le visiter.





XI

Le Padichah

Le bon Padichah voit, une à une, s'anéantir ses espérances. Non seulement le sort ne favorisait pas ses désirs, mais les méchants mettaient à profit son extrême douceur, pour le perdre. Impatiente de voir son favori sur le trône, la validé lui tendait embûche sur embûche.

Un bruit courait dans le sérail : le khalife était malade... On se le chuchotait sans cesse, en ajoutant :

— La maladie est sérieuse, grave, à tel point que la vie du sultan est considérée en danger...

Celle qui se souciait le plus de l'état du Padichah était Fatma. Elle comprenait que si la mort tranchait le fil de cette existence, tout espoir de salut serait définitivement perdu pour elle. Mais qu'y pouvait la belle favorite ?...

Sa tête altière, accablée par le poids de l'infortune, s'inclina sur sa poitrine, telle un lys meurtri par l'orage. Des larmes s'échappèrent de ses yeux sans regard.

Que serait demain la situation de toutes ces femmes, aujourd'hui sultanes ou *gueuz-dés* ?

Les unes perdraient la faveur souveraine, — leur seul luxe en cette vie —, les autres passeraient des mains d'un maître impérial en celles d'un maître quelconque...

Arminé veillait au chevet du Padichah.

La mort avait déjà atteint le seuil de la chambre. Depuis plusieurs jours, les médecins s'étaient prononcés sur le sort du sultan. Plusieurs favorites, que celui-ci s'était particulièrement attachées par sa mensuetude, avaient, pour apitoyer et conjurer le

sort, fait don aux derviches pauvres de leurs bijoux les plus précieux. Elles espéraient, par ce sacrifice, fléchir la volonté d'Allah.

Dans un accès de surexcitation nerveuse, Fatma se précipita vers la pièce où reposait Abdul-Médjid. Le visage rieur, elle se mit à tourner autour de la couche impériale. Au froufrou de sa robe, le malade ouvrit les yeux et apercevant sa favorite, lui fit signe d'approcher. Regardant fixement le Maître, la sultane continuait à rire. Ses prunelles avaient quelque chose d'égaré. Puis elle se mit à danser... Ce fut une danse tantôt folle, tantôt langoureuse et lascive...

Voyant cette gaité en un pareil moment, le sultan, surpris, demande à Arminé :

— Qu'est-il arrivé à cette malheureuse ? Aurait-elle perdu la raison ?

— C'est la douleur immense que lui cause la maladie de Votre Hautesse qui l'a mise dans cet état. Cela prouve, Seigneur, à quel point elle vous aime.

Fatma continue de danser... Elle tourne, tourne... Ses poses sont de plus en plus lascives, affolantes... Enfin, elle s'arrête auprès de la couche du Maître qui a suivi cette

scène d'un œil mélancolique. Soudain, tirant de sa ceinture son mouchoir de fine soie transparente, la favorite le porte à ses yeux et éclate en sanglots.

Devant ces larmes succédant aux rires de tout à l'heure, Abdul-Médjid, de plus en plus convaincu que Fatma se trouve dans une disposition d'esprit anormale, étend avec effort le bras, et lui prenant la main :

— Pourquoi pleures-tu ? murmure-t-il. C'est mon existence qui touche à son terme... La tienne ne fait que commencer...

— Seigneur, me croyez-vous à ce point insensible ? Oui, je voulais m'éloigner de ce lieu, mais c'était pour revoir le foyer natal dont j'ai l'invincible nostalgie. Même dans nos montagnes, je serais restée fidèle à votre amour...

Les larmes avaient un peu soulagé Fatma. La voyant s'exprimer sur ce ton calme, le Padichah articula :

— Il n'y a plus aucun espoir que je vive. Ainsi en a décidé Allah. Que sa volonté soit bénie. Mais, Fatma, que dit-on de ma maladie dans le sérail ?

— Seigneur, chacun peut l'expliquer

à sa guise. Pour moi, elle n'est pas... naturelle.

— Comment ?

— Oui, Seigneur, je ne trouve pas naturelle la maladie de Votre Hautesse...

— D'autres que toi pensent-ils ainsi ?

— Tous ceux pour qui est précieuse la vie de Votre Hautesse.

— Mais... sais-tu ce que dit la validé sultane ?

— Oh ! Seigneur, comment pouvez-vous ajouter foi à ce qu'affirme cette femme ?

— Il n'y a cependant rien d'invraisemblable dans ses paroles...

— Que dit-elle ?

— Que ma maladie est la conséquence d'une malédiction.

— Qui a pu maudire Votre Hautesse ?

— Cet ordre de derviches turcs au rite indien, dont, lors de ma visite à Brousse, j'ai jugé les mœurs dissolues et ai fait démolir le tekké...

— Khalife ! appuya Fatma, je n'attache à ce fait aucune importance et persiste dans mon idée...

Un triste silence régna, interrompu par

la respiration saccadée du malade. Abdul-Médjid promena dans la pièce un regard atone qui, après s'être un instant arrêté sur Arminé, se fixa sur Fatma.

Les lèvres du monarque allaient s'ouvrir, lorsqu'on annonça le médecin.

Les sultanes ne pouvaient rester.

Elles se retirèrent vers la porte conduisant au gynécée.

Le khalife, que la présence de la favorite grecque avait ranimé quelque peu, retomba dans sa prostration première.

Après le départ du médecin qui, fixé sur l'état de l'auguste malade, ne se rendait à son chevet que pour obéir aux devoirs de sa charge, les sultanes revinrent.

L'esculape avait déclaré qu'on ne devait rien refuser au monarque, quels que pussent être ses désirs.

Conscient lui-même de son état, Abdul-Médjid ordonne d'apporter de la meilleure eau-de-vie et de chauffer la pièce outre mesure.

On lui obéit.

Autour du Padichah se pressent les hou-

ris du harem. L'œil du sultan cherche Fatma.

Celle-ci est près de lui. Abdul-Médjid lui prend la main, et ses lèvres blêmes murmurent :

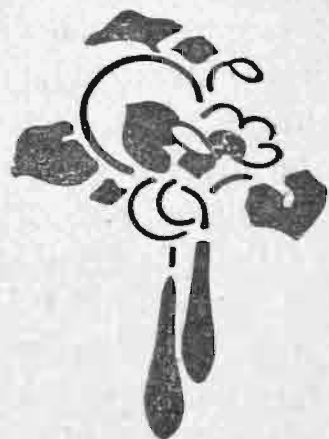
— Qu'elle soit maudite !...

Il pense à la validé.

Maintenant la chambre est aussi chaude qu'un bain. Des gouttes de sueur qui ressemblent à des perles sillonnent le visage des sultanes qui, de leurs doigts humides, caressent le visage du Maître, frottent ses bras et ses jambes, tâchant de rendre quelque ardeur à ce corps que la vie va bientôt quitter. Mais la chaleur est de plus en plus forte. Plusieurs sultanes s'étendent, défaillantes, sur les divans. La sueur inonde leurs membres alanguis.

La chaleur et l'eau-de-vie ont produit leur effet. Soudain le monarque rejette ses couvertures et se dresse... Son torse maigre se détache à travers de blancs nuages d'encens. Les houris se pressent autour de lui et de leurs mains soyeuses lui enduisent le corps d'huiles aromatiques où l'on sent surtout le musc et l'oliban. Pour la dernière fois,

Arminé verse sur les cheveux du khalife un délicat parfum de violettes qu'elle a préparé de ses mains. Pleine de tendresse, Fatma entoure de ses bras d'albâtre le cou du Maître moribond qui, nageant dans des flots de volupté, transporté sur les ailes du rêve, doucement, exhale le suprême soupir...



XII

Recluses

Les gens d'Arnaoutkeuy étaient piqués d'une vive curiosité. Rassemblés sur le rivage, devant le sérail dit des Sultanes, qui, entre la pointe du Courant et Bébek, mire sa somptueuse façade dans les eaux du Bosphore, ils paraissaient attendre avec impatience l'arrivée de quelque cortège. De temps en temps, passaient un ou deux cavaliers de la garde impériale, mais ils ne s'arrêtaient pas devant le palais. Seuls quelques eunuques étaient assis sur des chaises, de chaque côté de la porte principale, se promettant, en vigilants cerbères, de monter, dans cette future prison, une garde rigoureuse.

Bientôt un mouvement se fit dans la foule. On se chuchotait :

— Le harem !

Ils'agissait des femmes du khalife défunt, Abdul-Médjid, auxquelles le nouveau sultan avait assigné ce sérail pour résidence.

Une file de près de cent équipages — la plupart de la cour — les amenaient à Arnaoutkeuy.

Lorsque les voitures furent à proximité de la multitude, des eunuques à cheval, qui les précédaient, enjoignirent, de leur voix chevrotante, aux curieux de s'éloigner. La foule s'écoula du côté de Bébek.

Les eunuques assis devant la grande porte s'étaient levés et ayant fait les témennahs d'usage, ils restaient debout, les mains croisées sur le ventre, dans une attitude respectueuse.

Une à une, les voitures déposent leur fardeau féminin, puis s'en retournent du côté d'Arnaoutkeuy.

Après que le dernier équipage a déposé le dernier *fardeau*, la grande porte se ferme et le sérail des sultanes tombe dans un silence profond.

La foule s'est également dispersée, et l'on n'entend plus, autour de cette vaste demeure, que le murmure du courant ou le chant des oiseaux qui peuplent le parc.

C'est fini... Toutes ces femmes, recluses perpétuelles, ne doivent plus avoir de relations avec le dehors. Ce sont des enterrées vivantes ayant droit, tout au plus, à suivre, de derrière un treillis, le mouvement du monde extérieur.

Certaines d'entre elles se sont résignées à leur sort avec le fatalisme des *muslims*. Mais d'autres, telles Fatma, Arminé et même Chéfika, pleurent des larmes de sang. Elles étaient sans doute délivrées des persécutions de la validé, mais pour tomber dans une vie bien plus monotone, bien plus insupportable. Elles ne pourraient plus mener l'existence fastueuse de la cour, ni recevoir, fût-ce même une ou deux fois par an, la visite du khalife, leur époux. Elles suivraient d'un œil mortellement triste le balancement des vagues, enviant le sort des oiseaux qui luttent contre la tempête. Dans le vide — maintenant complet — de leur existence, elles avaient une vision beaucoup plus nette de l'irréremédiable ruine des quelques faibles espoirs qu'elles avaient pu nourrir. Libres de tout travail, elles gémissaient néanmoins sous l'écrasant poids de l'oisiveté.

De quoi auraient pu s'occuper ces âmes en détresse ?...

Avec la diminution de l'ardeur de vie, leur était venu comme un immense désir de disparaître...

Elles ne sortaient de cette prostration que lorsqu'elles voyaient les nouvelles sultanes — favorites du jour — traverser le Bosphore dans des caïques dorés. Alors, le souvenir des anciennes splendeurs faisait battre avec force le cœur de ces reines déchues... Leur émotion n'était pas exempte d'amertume. Et lorsque, au même instant, du jardin de Bébek, la brise, sur ses ailes légères, leur apportait les échos du chant des *hanen-dés*, leur émotion atteignait son comble... Des larmes sillonnaient leurs joues... Elles pleuraient sur les débris d'un rêve dont elles n'auraient pu voir la réalisation, même au temps de leur plus haute fortune...

Et cependant, splendide est le spectacle qui, de leurs fenêtres, s'offre à la vue. Elles aperçoivent les rives asiatiques couvertes d'un vaste manteau de verdure. Les hauteurs de Candilli leur font face ; à droite est Beylerbey, à gauche, les tours d'Anadol-Hissar, pittoresques dans leur délabrement.

Les rayons du soleil, avec leurs reflets changeants, donnent au panorama un charme toujours nouveau. Lorsque la brume étend son voile, à peine peut-on, sur les ondes bleues, distinguer, tels des points noirs, les embarcations de pêcheurs. A cet instant, le cri des allouettes semble avoir une note lugubre. Quelques heures, le Bosphore reste plongé dans le brouillard et l'humidité, puis la brume se dissipe, se fond sous l'action du soleil, et l'Asie reparaît avec ses nuances d'émeraude et de saphir. Chassées par la brise, les dernières vapeurs s'en vont vers le détroit, qu'elles franchissent pour disparaître sur la vaste étendue de la mer Noire. On entend les voix des pêcheurs, on aperçoit les rouges mouchoirs qui leur ceignent le front. C'est l'existence libre qui n'a pas été, qui jamais ne sera pour ces recluses...

Créatures infortunées ! Elles restent indifférentes aux plus riants spectacles, tels des oiseaux blessés aux ailes que la vie abandonne...

La nature ne pouvait cependant perdre ses droits. Il y avait bien là des ardeurs qui couvaient comme le feu des volcans. Mais

les cris les plus éperdus des plus violents désirs étaient condamnés à mourir dans les épaisses murailles du harem. Beaucoup de ces femmes appelaient la mort : aucune n'avait le courage de marcher résolument vers elle.

Parfois — que ne fait une semblable oisiveté? — elles allaient jusqu'à se sentir heureuses de l'infortune d'autrui, malheureuses de ses joies.

Etendues sur de soyeux tapis, elles noyaient leur noire mélancolie dans les fumées de l'opium ou du hachiche. En ces moments de lourde ivresse, elles revivaient des rêves enflammés dont, bientôt, elles devaient considérer la cendre à leurs pieds...

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis l'installation des sultanes en ce palais. Le temps n'avait apporté aucun changement dans la vie des anciennes favorites. Elles erraient, telles des ombres, dans les vastes pièces de leur somptueuse prison, constamment surveillées par le regard soupçonneux des eunuques.

Dans sa douleur profonde et malgré son abattement, Fatma nourrissait en son cœur comme un faible espoir de fuir, d'échapper

aux horreurs de cette reclusion. Elle songait, chaque jour plus fréquemment, aux moyens d'exécuter son projet. Bientôt, poussée par un invincible désir de rompre ses chaînes, de s'échapper, elle ne craignit pas d'avoir, pour y arriver, recours aux moyens les moins prudents.

Ayant vu plusieurs fois passer le derviche qu'un jour Abdul-Médjid avait appelé au sérail, l'idée lui était venue de lui faire parvenir un message.

Le mevlévi habitait à Rouméli-Hissar. Il lui arrivait donc assez souvent de suivre le quai longeant le palais des sultanes. C'était toujours vers le tard, avec les premières ombres du crépuscule. Trois jours de suite, Fatma se mit, à la même heure, derrière son grillage. Elle tenait le pli tout prêt. Dès qu'elle aperçut le derviche, elle en fit un mince rouleau qu'elle passa à travers un trou. Juste au moment où le religieux passait sous la fenêtre, elle le laissa tomber.

Le jour et le moment étaient très propices. La température presque froide et une forte brise du nord avaient obligé les eunuques chargés de la surveillance du quai à rentrer plus tôt que de coutume.

Voyant tomber d'une fenêtre du sérail ce papier roulé, le religieux tressaillit. Il promena autour de lui un regard craintif, mais s'étant rendu compte qu'il était seul et que personne ne l'observait, il se baissa rapidement, le ramassa et le fit disparaître dans la large poche de son cafetan. Puis, impassible, il continua sa route.

Fatma sentit son cœur inondé d'une joie qu'il ne connaissait pas depuis longtemps.

Le lendemain et les jours suivants, se prétendant malade, elle resta au lit.

C'était un véritable poème de la nature que cette femme privée de la faculté de *vivre*, de respirer librement, que possède même la plante perdue en l'oasis du plus aride désert.

Fatma, qui ressentait plus que toutes ses compagnes la misère de sa condition, ne pouvait se résigner à subir cette injustice du sort.

— Va, dit-elle à un *lala*, appeler le mevlévi qui habite à Rouméli-Hissar. Je sens ma fin proche et ai besoin de ses prières.

Le noir obéit sans faire la moindre objection.

Par son message, Fatma avait déjà tout réglé, informant le mevlévi de sa maladie

feinte et lui annonçant qu'il pouvait venir au sérail, dès qu'elle le ferait mander.

Le religieux s'empressa de se rendre à l'invitation.

— Continue, disait Fatma au derviche inquiet, n'aie aucune crainte. Arminé est sûre et discrète...

— Je vous crois, sultane, murmura le mevlévi; mais, derrière ces tentures, n'y a-t-il pas quelque *lala* suspect?...

— Rassure-toi, ou plutôt vois les bagues qui ornent mes doigts. Chacune de leurs pierres peut acheter dix eunuques...

— Je ne me sens tranquillisé... qu'à demi, sultane. Vous ne connaissez pas l'astuce arabe... Méfiez-vous de ces noirs... Redoutez leur perfidie!

— Je te dis qu'ils sont achetés.

— Mais ne pensez-vous pas qu'ils peuvent aussi être achetés par d'autres?

— Ils ne le sont pas, j'en suis certaine.

— Puisqu'il en est ainsi, je promets de favoriser votre fuite...

En ce moment, on entendit un bruit venant des pièces latérales, des battements de portes qui s'ouvraient et se refermaient. Plusieurs eunuques se précipitèrent au harem.

Ils venaient inviter les anciennes favorites à se rendre au salon où les attendait la validé sultane.

L'influence de celle-ci avait naturellement augmenté depuis l'avènement d'Abdul-Aziz. Sadrazam, ministres, courtisans, tous redoutaient cette femme.

Après la mort d'Abdul-Médjid, la validé avait, par l'entremise de ses créatures, exercé une étroite surveillance dans le harem du sultan défunt, et les sévérités extrêmes dont on usait à l'égard de ses femmes étaient dues, en grande partie, aux ordres de la sultane mère. Conscientes de sa puissance, les favorites déchues se confondaient en adulations, afin de ne pas augmenter les rigueurs de leur sort. Seule Fatma observait une attitude réservée.

Ce jour-là encore où la vieille sultane était venue les visiter et où toutes vantaient les bontés, la générosité et la magnificence sans pareille d'Abdul-Aziz, la Grecque, se tenant à l'écart, ne prononçait pas un mot.

La validé lui ayant fait observer que son silence indiquait un mécontentement :

— C'est un signe d'affliction, répondit Fatma.

— Oui, ricana la vieille, de toutes les femmes d'Abdul-Médjid, c'est toi qui l'as le plus regretté...

— J'aimais mon Maître.

— C'est à cause de cela sans doute que tu ne voyais pas le moment de quitter son gynécée...

— Ma tendresse pour le sultan ne pouvait m'empêcher d'aimer mon pays.

— Malgré ce grand amour, tu ne négligeais rien pour arriver à t'échapper du sérail... Mais c'est le passé. Occupons-nous du présent. Toi qui, même avec Médjid, ne croyais pas tout avoir, comment sauras-tu te contenter du sort que veut bien te faire Aziz ? Sache que tu ne rencontreras pas auprès du sultan actuel l'indulgence à laquelle t'avait habituée son frère. En ma qualité de validé, j'ai le devoir de t'en prévenir. Sache bien qu'il n'est aujourd'hui personne à qui tu puisses passer tes caprices. Songe aussi, songe surtout que tu n'es plus de première jeunesse, que tes charmes commencent à se flétrir...

Ces dernières paroles blessèrent Fatma dans son orgueil de femme. Elle répondit, haïne :

—Ma beauté peut encore provoquer la jalousie... La beauté est un don de la nature. Qu'y peuvent quelques années de plus ? L'aurore naît après le crépuscule. En est-elle moins splendide ? Le soleil ignore son âge. En est-il moins éclatant ?

La validé se leva avec colère. Sans proférer un mot, elle se retira dans une autre pièce, tandis que, consternées, les anciennes favorites gagnaient une à une leurs chambres.

Appelés auprès de la sultane mère, les eunuques furent longuement interrogés au sujet de Fatma.



XIII

Un Bon Prince

L'équipage de la validé, qui suivait la grande rue de Béchiktache, entra, par la porte principale, au palais de Dolma-Baghtché.

Cet édifice qui s'étend, pour ainsi dire, de Cabatache à Béchiktache, mire, depuis 1854, sa façade somptueuse dans l'azur du Bosphore. La salle du trône et surtout les deux entrées d'honneur sont des merveilles d'art dues au génie arménien. Le sérail de Dolma-Baghtché est l'œuvre de Nigoghos Kalfa Balian, élève de l'École des Beaux-Arts de Paris, à qui sont également dus le kiosque de Flâmour et la mosquée d'Ortakeuy. Mais Dolma-Baghtché est la plus considéra-

ble, la plus imposante des résidences souveraines. Il y a là, si l'on peut s'exprimer ainsi, un groupement de plusieurs palais de styles divers, alignés sur le même rang. Le marbre blanc de la Marmara a servi à la construction de la façade. Pour pouvoir apprécier toute la beauté de cette merveille, il faut la visiter minutieusement dans ses moindres parties, car elle possède les finesses de la gravure la plus achevée.

Jadis, sur le même emplacement, s'élevait le palais du sultan Sélim III, connu sous le nom de *Béchiktache-Sérayi*. Ce sérail était aussi très beau. On remarquait fort son kiosque de style persan. Mais il était loin de posséder la splendeur du palais de Dolma-Baghtché où le marbre, le cristal, le porphyre, l'or et l'argent s'unissent pour former quelque chose d'une richesse inouïe.

C'est là que, sous sultan Médjid, habitaient le prince-héritier Abdul-Aziz et les fils du souverain, les princes Mourad, Hamid et Mehmed. Chacun de ces trois *chah-zadés* avait son appartement particulier. Mais ils y étaient comme dans une prison. Le geôlier était la validé sultane.

Mourad jouissait d'une grande popularité. Cela portait ombrage à Abdul-Aziz. L'envie de celui-ci avait augmenté après le décès de Médjid, car si, grâce à cette mort, il montait sur le trône des Osmanlis, par contre, Mourad devenait héritier-présomptif de l'Empire. La validé sultane entretenait l'envie du monarque en lui inspirant d'injustes soupçons.

Qu'était le prince Mourad ?

Toute la Turquie et toute l'Europe éprouvaient de la sympathie pour ce fils d'Abdul-Médjid ; sa mensuétude était proverbiale. Né en 1840 d'une superbe Circassienne, il devait à sa mère la juvénile beauté de ses traits. Ce prince, entouré, dès sa plus tendre jeunesse, d'espions et d'aides-de-camp qui étaient plutôt des gardiens, avait cependant trouvé le moyen de se mettre en rapport avec quelques Turcs amis du progrès, à qui il avait, sans réserve, fait part de son idéal politique.

Un jour de Ramazan, le mevlévi Hassan — celui-là même qui s'était chargé de procurer à Fatma les moyens de fuir — avait réussi à pénétrer tout seul dans la chambre de Mourad. La validé sultane qui, seule, dans

le sérail, le connaissait, ne l'avait pas aperçu. Quant aux aides-de-camp et aux espions, ils avaient cru voir en lui un religieux appelé par le prince-héritier, pour lui expliquer des versets du Coran.

Mourad, qui ne causait pas pour la première fois avec le derviche et qui avait en lui une grande confiance, lui dit :

— Cette année, les fleurs de nos jardins sont abondantes ; les abeilles, nombreuses, ainsi que les hirondelles. Nous passons un été délicieux. Les fleurs ornent d'une splendide couronne le front de la nature. La joie est partout. Mais moi, je me sens voué à la nuit... Sais-tu, Hassan, comme j'aspire à la liberté, comme je soupire après elle ? Oh ! tu es cent fois plus heureux que moi !... Mais... puis-je apprendre l'objet de ta visite ?

— Prince, vous vous plaignez avec raison de la situation qui vous est faite. Mais connaissez-vous celle du harem de votre auguste père ?

— C'est à Fatma que tu fais allusion. J'étais encore plus jeune, lorsqu'elle m'ouvrit son cœur, et je lui fis la promesse d'améliorer le sort de la femme turque, si jamais la destinée m'élevait au trône.

— Mais aujourd'hui, comme héritier-présomptif, ne pourriez-vous, prince, intervenir en faveur de cette favorite du sultan défunt ?

— Auprès de qui ?... Tout le pouvoir est concentré entre les mains de la validé. Et tu n'ignores pas à quel degré cette femme déteste Fatma.

— Que faut-il donc faire ?

— Fatma doit se résigner à son sort...

— Les paroles de Votre Altesse signifient qu'il n'y a pour cette infortunée aucun espoir de salut... Mais sachez, prince, que sa beauté se fond comme de la cire. Hier soir, elle m'avait fait appeler, sous prétexte de lui expliquer des versets du Coran. Je restai plusieurs heures avec elle. Assise devant sa fenêtre, de derrière son grillage, elle suivait le mouvement des fanaux attachés à la proue des bateaux de pêche. « Ma vie, disait-elle, n'a pas plus d'éclat que ces lueurs vacillantes ». De la mer soufflait une douce brise. Enveloppée de gaze vaporeuse, Fatma ressemblait à une vraie houri. Elle a parlé de vous, prince. En prononçant le nom de Votre Altesse, elle a porté à ses lèvres la bague dont vous lui avez fait pré-

sent. Elle était extrêmement troublée. Au loin, aux rayons de la lune, on apercevait la silhouette d'un bâtiment grec. « Que n'ai-je, sanglotait Fatma, les ailes de l'oiseau, pour voler jusqu'à ce navire qui, demain, partira pour les lieux qui m'ont vue naître!... » En ce moment, un hibou parti des vieilles tours de Rouméli-Hissar passa sur le quai et après avoir frôlé de son aile la vitre devant laquelle Fatma était assise, alla se placer à l'extrémité du mat d'un navire. Nous entendîmes ses cris lugubres. Et Fatma pleura comme un enfant. J'en fus si profondément touché, que je lui promis de voir Votre Altesse et de l'apitoyer sur son sort.

— La situation de Fatma est réellement digne de pitié. Mais, hélas ! je n'y puis rien.

— Je me suis abouché avec un Américain. Cet homme se fait fort d'arracher Fatma à sa prison.

— Garde-toi de donner suite à un pareil projet; songe que c'est Abdul-Aziz qui règne, assisté par la validé sultane... Tu risques de te perdre et de la perdre...

A ces mots, Hassan écartant son large vêtement, tira de sa ceinture une boîte d'or et

la remit à Mourad. Fatma l'offrait au prince-héritier. Elle contenait une couche de mousse sur laquelle était piquée une rose blanche. Avec une visible satisfaction, Mourad la porta à ses narines.

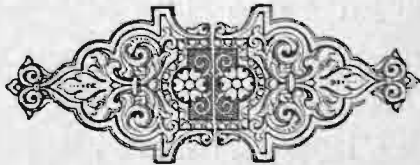
— Cette rose, dit le derviche, était un simple bouton. Je l'ai vu de mes yeux éclore au tiède souffle de Fatma. Les pétales de la fleur frémissaient aux vibrations de son âme. Ses larmes tombaient sur elle, telles des gouttes de rosée. En vous offrant cette rose destinée à se faner, elle a voulu vous dire qu'elle-même, privée du sol natal, aura sous peu le même sort derrière le treillis d'or du harem. Chaque soir, en se couchant, elle cueille du jardin une rose qu'elle tient dans sa main durant son sommeil, voyant sa propre image en cette fleur passagère. Si l'on ne porte pas remède à son mal, elle mourra.

— Voici, Hassan, tout ce que je puis promettre. Si la destinée m'élève au trône, mon premier acte sera de rendre Fatma à son île. Qu'elle ne désespère pas. Ce moment est plus proche peut-être qu'elle ne croit...

Le mevlévi prit congé.

Mourad était l'espoir de la Turquie. Peuple et particuliers attendaient beaucoup de son cœur, de son intelligence. Il avait fait part à ses intimes de ses projets de réforme, de son intention de gouverner selon un système plus moderne, plus approprié aux besoins de l'époque. Il voyait l'avenir de la Turquie dans l'union des races de l'Empire. Ajoutez à cela un naturel des plus doux, un caractère droit, noble et généreux.

Tout cela explique l'étroite surveillance et même la persécution dont il était l'objet.



XIV

Le Mariage

La réponse de Mourad avait livré Fatma à un véritable désespoir. Le mevlévi ne jugeait pas prudent — du moins jusqu'à nouvel ordre — de tenter quoi que ce fût en vue de l'évasion de la jeune femme. N'osant même plus se rendre au sérail des sultanes, il y envoyait sa sœur Mihribé. Celle-ci venait de se marier. A sa première visite à Fatma, elle avait trouvé Chéfika auprès de la Grecque.

L'ancienne favorite s'efforçait de consoler sa compagne dont la douleur faisait peine à voir.

A l'arrivée de Mihribé, la conversation s'engagea d'abord sur des sujets futiles, puis elle prit insensiblement une autre tournure.

— Parmi nous, fit Chéfika, la plus heureuse est Mihribé.

Celle-ci répliqua avec un sourire presque amer :

— La plus heureuse?... Sans doute parce que mon frère est un mevlévi, que je suis fille de parents pauvres et que j'ai épousé un miséreux... Parce que mes bagues sont en plomb et ornées de pierres fausses, au lieu de brillants ou de perles...

— Serais-tu mécontente de ton sort ? interrogea Fatma.

— Quel est l'être qui se considère heureux ?

— Il n'existe pas. Le malheur a néanmoins des degrés.

— Sans doute, sultane. Mais pourquoi les personnes possédant toutes les conditions de l'opulence et du bien-être devraient-elles se considérer comme les plus malheureuses ?

— Je comprends, Mihribé. Tu regrettes

de ne pas avoir épousé un riche. Mais celui que l'on t'a donné pour mari n'a-t-il au moins qu'une femme : toi.

— Vous vous trompez, sultane, je suis sa quatrième épouse. A part moi, il a trois femmes.

Fatma poussa un douloureux soupir.

— Si nous allions faire un tour au jardin ? fit Chéfika.

— Comme tu voudras, répondit Fatma avec indifférence.

Tandis que les trois femmes se promenaient sous les frais ombrages :

— As-tu désiré le mariage, Mihribé ? demanda Chéfika.

— Quelle est la jeune fille qui ne le désire pas ? répondit la sœur du derviche.

— Et tu es contente de ton mari ?

— C'est mon frère qui me l'a choisi...

— Triste condition que la nôtre ! gémit Fatma.

Puis, au bout d'un instant :

— Je n'arrive pas à concevoir comment un homme peut aimer quatre femmes d'un amour égal.

— Faut-il absolument que cet amour soit

égal ? murmura Chéfika, moins rebelle, et désireuse de mettre un baume sur l'âme ulcérée de sa compagne.

— Oh ! Chéfika, ne parle pas ainsi. Cette résignation, dégradante pour la femme, pourrait à la longue diminuer l'estime et l'affection que j'ai pour toi. Songe que demain, c'est la mort... Avons-nous seulement vécu ?

— Que ne sommes-nous comme les fleurs ! soupira Chéfika. Elles meurent pour renaître bientôt, plus belles, plus odorantes...

— Oh ! je ne voudrais pas non plus de leur sort, de l'uniformité de leur existence alternée d'une apparition et d'une disparition perpétuelles. Nous devons naître et mourir, après avoir *vécu*...

Un silence assez long succéda à ces paroles. Fatma reprit :

— Tout est rêve et désillusion... J'avais cru que vivre dans le harem, à l'ombre du Padichah, était la suprême félicité. Je ne fus pas longue à me rendre compte de l'inanité de cette grandeur... Lorsque j'apercevais au ciel limpide un lambeau de nuage

blanc, je croyais y voir mon image. Telle la lumière mourant à l'horizon, ma vie s'est consumée... Mes rêves n'ont pu s'épanouir aux printaniers parfums... Sous les coups injustes du sort, mes plus fières, mes plus nobles aspirations se sont brisées. Mon énergie, pareille à la grêle chassée par l'orage, est tombée sur l'indifférence. Elle s'y fond, s'y anéantit...

Tandis qu'elle prononçait ces paroles, deux rouges papillons effleurant les joues de la jeune femme, allèrent se poser sur une flexible branche de rosier.

Fatma tira de son corsage un mouchoir de fine soie parfumée, et le jetant sur les papillons, les saisit à demi asphyxiés. Les broyant entre ses doigts avec un plaisir cruel :

— Pourquoi devraient-ils vivre ? dit-elle. Ne sont-ils pas destinés à continuer, dans la dérision de cette vie, une génération malheureuse ? Pourquoi devraient-ils souffrir, car si le sentiment existe aussi en eux, ils sont condamnés à pâtir sans objet.

Chéfika et Mihribé se gardèrent de contredire la jeune femme. Elles sentaient

qu'elle était dans un état d'esprit tel, que toute parole, même la plus raisonnable, n'aurait fait qu'augmenter son énervement.

Mihribé essaya de porter la conversation sur un autre sujet :

— Il semble, sultanes, que vous n'êtes pas au courant de ce qui se passe au palais.

— Que s'y passe-t-il ? interrogea Chéfi-ka, avec une vive curiosité.

— Voici. Hier, Mourad passait par hasard devant la chambre de la validé. Aziz se trouvait auprès de sa mère, et la porte était ouverte. La sultane fit signe au prince d'approcher. Lui offrant un siège, d'une voix où elle s'efforçait de mettre toute sa séduction perfide :

« — Prince, lui dit-elle, vous devez être très content de votre situation actuelle. Les Balian ont dépensé les trésors de leur art pour rendre enchanteur le séjour de ce palais...

« — Certes, validé, répondit Mourad. Aussi, n'est-ce pas de son architecture que je me plains...

« — De quoi donc, alors ? intervint Abdul-Aziz.

« Sans répondre, Mourad s'éloigna, tandis que, les yeux étincelants, le monarque ébauchait un geste de menace vite réprimé par un regard significatif de la validé.

Les sultanes écoutaient avec une curiosité avide le récit de Mihribé. Celle-ci ajouta qu'à la suite de cette scène, un conciliabule avait eu lieu au palais, où l'on avait discuté la grave question d'un changement dans l'ordre de succession au trône...

— Mihribé, gémit Fatma, ton récit fait évanouir ma dernière espérance, celle que j'aurais peut-être pu fonder sur Mourad...

La sœur du derviche baissa la tête. Sur les traits des autres sultanes se lisait aussi le découragement.





XV

Le Prince Abdul-Hamid

Mourad avait auprès de lui un autre fléau, un monstre à face humaine : son frère Hamid, ce prince qui, dès le premier jour de son sultanat, allait devenir une calamité pour la Turquie et un Néron pour la race arménienne ; qui, sous des dehors simples, modestes, cachait la plus insatiable, la plus monstrueuse des ambitions et les ténèbres de son âme. Sa part n'était pas des moindres dans les intrigues qui se tramaient contre l'héritier présomptif. Mais, tout en désirant la perte de celui-ci, il la poursuivait par d'autres voies que celles qu'avait

choisies la validé sultane. Sans cette circonstance, la question du changement dans l'ordre de succession eût, fort probablement, été résolue. Abdul-Hamid avait, on le sait, étudié à fond le *Prince* de Machiavel et y avait puisé une science, un *savoir-faire* que n'eût pas reniés le célèbre Florentin. Cette habileté manquait, à coup sûr, à la validé sultane, comme, du reste, à tous ceux qu'elle avait fait entrer dans ses desseins. Abdul-Hamid voulait, certes, la disparition de Mourad, mais à son profit et non pas à celui d'un autre. Le changement dans l'ordre de succession, tel qu'on le désirait en haut lieu, aurait écarté du trône à la fois Mourad et Hamid. Cela suffisait pour que ce dernier, discrètement mais efficacement, de l'ombre où il se tapissait, combattit le projet, en agissant sur certains ulémas à sa dévotion auprès desquels il faisait valoir les imprescriptibles préceptes de l'islamisme. Sans cette sourde opposition, le rêve si vivement caressé par le palais n'eût peut-être pas rencontré les obstacles qui s'opposèrent à sa réalisation.

Mais, nous l'avons dit, cela n'empêchait guère Hamid de miner la position du *vélî-*

ahd. Retiré dans son kiosque de Kéat-Hané, il méditait sur la prédiction que lui avait faite un jour une bohémienne.

Nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de rapporter cette anecdote.

Par une brûlante journée de juin, Abdul-Hamid se promenait sous les ombrages du parc. Soudain l'écho lointain d'une voix parvint à ses oreilles :

— *Mirès !... Mirès !...*

C'était une tireuse d'horoscope. Hamid fronça les sourcils. Il regarda autour de lui pour voir s'il était bien seul, puis s'avançant avec précaution vers une petite porte du parc qui donnait sur la prairie, il l'ouvrit doucement et se glissa dehors.

La tireuse, vêtue du costume bariolé des bohémiennes, était assise sur le gazon et fumait une cigarette. C'était une personne aux cheveux d'un noir de jais, aux yeux étincelants. Une ceinture multicolore lui serrait la taille, faisant ressortir ses formes, et une triple rangée de faux corail tranchait vivement sur la peau de son cou élan-cé hâlée par le soleil. Elle avait sur ses genoux un bébé âgé de quelques mois.

Abdul-Hamid s'approcha de la jeune

femme qui, sous les habits extrêmement simples qu'il portait, ne put reconnaître un membre de la famille impériale. Croyant avoir affaire à quelque gardien du parc, elle lança de plus belle son cri :

— *Mirès !... Fat ! Fat bakarim !*

Abdul-Hamid porta la main à son gousset, en retira une pièce de dix paras et la montra à la bohémienne. Cela indiquait qu'il l'invitait à consulter les esprits.

La tireuse lui fit signe de s'asseoir auprès d'elle.

Hamid obéit.

Lui prenant la main, la bohémienne examina attentivement les fameuses lignes.

Soudain, elle poussa un cri de surprise, presque d'effroi. Le trembleur qu'était Hamid en éprouva une frayeur encore plus grande.

Lâchant la main qu'elle ne tenait plus que mollement :

— Qui êtes-vous ? balbutia la chiromancienne. Le nom de votre père ?

— Pourquoi me le demandes-tu ? interrogea Hamid d'une voix hésitante. Quel besoin as-tu de le savoir ?

— Un besoin majeur... Sans cela, je ne pourrais tirer l'horoscope...

— Eh bien ! vois en moi un des maîtres de cette résidence, prononça Hamid, en indiquant le kiosque.

— Vous êtes donc un prince de la dynastie ? articula la bohémienne, avec un sourire qui signifiait : « Maintenant, je m'explique bien des choses... »

— Oui, tu vois en moi le fils cadet du sultan Médjid...

La chiromancienne prit un air de plus en plus avenant.

— Prince, dit-elle, donnez-moi cette pièce de dix paras.

Abdul-Hamid lui ayant remis la monnaie, la bohémienne la jeta dans un petit sac rempli, jusqu'à la moitié, de fèves sèches. Après l'avoir agité, elle en retira une fève qu'elle tourna et retourna entre ses doigts, puis le regard fixé sur Hamid :

— Prince, il n'est pas un musulman qui ne connaisse ou, du moins, qui n'ait entendu parler de la chiromancienne Safitab. Mes prédictions sont toujours arrivées...

— Bon, apprend-moi quand... et de quelle mort je mourrai.

— Vous vivrez longtemps, prince, très longtemps, et...

— Et...

— A un moment tout à fait inattendu pour vous, la fortune vous élèvera au trône...

Malgré l'empire qu'il avait sur lui-même, Hamid ne put retenir une exclamation de joie. Reprenant aussitôt son air impassible, d'une voix maintenant indifférente :

— Saurais-tu me dire quand doit s'accomplir ta prédiction ?

— Plus vite, beaucoup plus vite que ne pourrait le penser Votre Altesse.

— Cependant, mon oncle Abdul-Aziz est est loin d'être vieux...

— N'importe.

— Avant moi, il y a le prince Mourad qui est jeune et bien portant. C'est lui l'héritier présomptif.

— N'importe, dis-je... Un concours extraordinaire, miraculeux de circonstances portera sous peu Votre Altesse au trône.

— J'ajoute, poursuivit la bohémienne : Votre façon de régner différera de celle de vos prédécesseurs immédiats. Tout se cour-

bera devant votre volonté. Aucun vézir n'osera discuter vos ordres.

— Une dernière question, Safitab. Mourrai-je de mort naturelle ?...

La chiromancienne tourna, retourna plusieurs fois la fève entre ses doigts, puis examina longuement la paume de la main du prince, s'efforçant de lire dans les lignes fatidiques.

Enfin elle releva la tête.

— Prince, murmura-t-elle, je n'ai jamais su mentir. Ce n'est pas aujourd'hui que je le ferai. Les esprits refusent de lever le voile qui cache la fin de Votre Altesse... J'ai affirmé que vous vivriez de longues années; autant dire que vous régnerez longtemps, puisqu'il est écrit que vous devez, sous peu, devenir sultan. Votre vie connaîtra bien des dangers ; mais vous saurez vaincre les embûches.

Après une pause :

— Voyez-vous cet arbre ? reprit la bohémienne, en indiquant un marronnier sauvage ; à son pied jaillit une source pure. Je conseille à Votre Altesse de se désaltérer souvent à cette eau.

— Je suivrai ton conseil, Safitab. Maintenant, dis-moi ce que tu désires.

— Aujourd'hui, rien, prince. Mais le jour où vous serez sultan, je me présenterai à votre sérail, pour vous demander de m'admettre dans votre gynécée et d'y admettre aussi — dès qu'elle sera en âge — la petite qui dort sur mes genoux...

— Accordé, Safitab !

La chiromancienne avait lu juste dans l'avenir du prince. Ses prédictions s'accomplirent de point en point.

Aussitôt monté sur le trône, Abdul-Hamid se souvint de sa promesse à Safitab. Il fit venir celle-ci au sérail où elle eut ses appartements. Quant à sa fille, elle devint, dans la suite, une étoile du gynécée.



XVI

Effervescence

Le projet d'un changement dans l'ordre de succession tourmentait l'esprit d'Abdul-Aziz. Mais ce n'était pas là l'unique objet de ses soucis.

En 1867, Fazil Moustafa pacha, frère du vice-roi d'Egypte, faisait à Constantinople, en faveur d'un régime plus libéral, une propagande que la presse dévouée au palais ou à la solde de celui-ci ne cessait de dénoncer à la vindicte de l'autorité.

Dans un rapport spécial, Moustafa pacha avait exposé ses idées novatrices ainsi qu'un

ensemble de réformes de l'application desquelles dépendait, disait-il, l'existence de la Turquie comme Etat indépendant.

Ce langage irrita le monarque. Malheureusement — nous devons à l'histoire de le reconnaître — Abdul-Aziz, quoique imbu d'absolutisme, ne fut pas l'unique adversaire du projet Fazil. Surtout ce ne fut pas lui qui, par des paroles *décisives*, le fit écarter et mettre au rancart. Le principal ennemi de l'œuvre de réformes fut le tout-puissant sadrazam Ali pacha lui-même. On connaît le mot de cet homme d'Etat à l'ambassadeur d'Angleterre, lord Canning qui, un jour, lui avait dit que si la Turquie voulait vivre, il fallait, coûte que coûte, qu'elle se résolût à *aller à l'européenne*.

— Votre Excellence a peut-être raison, répondit Ali pacha. Mais plutôt que de vivre en chrétiens, nous préférons périr en musulmans.

Le fait est que, malgré la réputation de grand homme d'Etat dont il a joui de son vivant et qui lui a survécu, l'influence d'Ali pacha a été néfaste à son pays, aussi néfaste peut-être que celle d'un autre premier ministre ottoman, encore en vie et

que nous ne jugeons pas opportun de nommer ¹.

Manasse effendi, fameux par ses saillies et qui fut le contemporain d'Ali pacha, a porté ce jugement sur celui qui, au congrès de Paris, représenta l'Empire Ottoman comme premier plénipotentiaire et qui se vantait d'y avoir fait reconnaître la Turquie comme Etat civilisé :

— Ali pacha est la personne à qui notre pays doit le plus d'être resté ce qu'il est.

Le vieux vézir avait néanmoins une qualité précieuse : il était probe. On n'aurait su en dire autant de ses nombreux collègues du Babi-Ali. Mais il était *sofou* ². En contrecarrant, d'abord, les projets réformateurs de l'illustre Réchid, et, plus tard, en faisant rejeter le projet Fazil, il prépara pour la Turquie les suprêmes malheurs que le gouvernement de l'adulateur et servile Mahmoud Nédim devait précipiter.

La visite d'Abdul-Aziz à Paris et les honneurs dont le sultan et sa brillante suite furent l'objet, ainsi que la réception cha-

(1) Ce ministre est également mort aujourd'hui.

(2) Bigot, fanatique.

leureuse qui leur fut faite à Londres, à Berlin, à Bruxelles, à Vienne, à Budapest, à Belgrade, et, plus tard, le voyage du Padichah en Egypte. les splendeurs de l'inauguration du canal occupèrent provisoirement les esprits et, pour une courte période, arrêtaient les événements qui allaient bientôt éclater.

Ainsi, tandis que l'orage se formait, deux pouvoirs s'opposaient à l'adoption des moyens propres à le conjurer : le Padichah, détenteur de l'autorité suprême, qui ne voulait entendre parler d'aucune mesure susceptible de l'amoindrir, et les hommes du gouvernement, les uns par courtoisie, les autres — tel Ali pacha — par un attachement funeste à des us et principes surannés dont ils jugeaient la conservation indispensable au bon renom, à la gloire de la Turquie.



XVII

Consultations

Le double retour d'Abdul-Aziz dans sa capitale avait été triomphal. Mais ces moments d'enthousiasme passés, la situation était devenue critique. La mort d'Ali pacha avait été un suprême malheur aussi bien pour Aziz que pour la Turquie, car si le vieux ministre était imbu d'idées nettement réactionnaires qui faisaient de lui un adversaire irréductible de tout essai sérieux d'européanisation, il possédait, en revanche, une incontestable expérience des affaires, un prestige très réel sur le corps des ulémas et une énergie indomptable qu'il employait à défendre les prérogatives sécu-

lares du Babi-Ali contre les empiètements du sérail. Tout le temps qu'Ali pacha vécut, le gouvernement du bon plaisir fut impossible. On pourrait — en y mettant de la bonne volonté — voir là une compensation au système du piétinement sur place qui, malgré de pompeuses insertions au traité de Paris, ne cessa d'être la caractéristique de l'administration ottomane. Le sultan avait bien parfois des velléités d'indépendance, mais Ali savait, dans des formes respectueuses, y opposer la résistance nécessaire. Ainsi, une fois, à l'instigation d'un chambellan, Abdul-Aziz prononce la révocation du séraskier. L'iradé est communiqué au grand-vézir par le courtisan même qui l'a provoqué. Tout simplement, Ali pacha le classe. Nouvel iradé qui n'a pas plus d'effet que le premier. Troisième iradé accompagné d'une demande d'explications.

— Veuillez dire à Sa Hautesse, répond cette fois Ali pacha, qu'il appartient au chef du cabinet de solliciter la nomination ou la destitution d'un ministre. Si la confiance de notre Maître en la personne du séraskier est ébranlée, cela indique que Sa Hautesse

n'a pas plus de confiance en moi. Elle n'a donc qu'à me retirer le sceau de l'Etat.

Abdul-Aziz se garda bien de le faire.

Ali pacha était, nous l'avons dit, d'une probité proverbiale. S'il avait eu moins de préjugés et un peu plus de libéralisme, le sort de la Turquie eût certainement été autre. Sa mort — à cause même des qualités que nous avons mentionnées et qui faisaient défaut aux autres personnages de la Porte — n'en fut pas moins une perte pour l'Empire. Le bon plaisir souverain qui, du vivant d'Ali, n'avait pu trouver carrière, put librement s'exercer sous le double grand-vézirat de Mahmoud Nédim, cet homme entre tous funeste, que la haine populaire avait, en raison des relations louches qu'il entretenait avec l'ambassadeur russe Ignatieff, affublé du sobriquet de *Nédimoff*.

Vénal et concussionnaire, non seulement Mahmoud Nédim ne résista à aucune volonté de son maître, mais il flatta tous ses caprices, quels qu'ils fussent, allant même au-devant d'eux, souscrivant à ses dépenses les plus folles, sans le moindre souci de

l'alarmante situation du trésor. La banque-route s'ensuivit, discréditant, de façon irrémédiable, la Turquie devant l'étranger et causant la ruine de l'épargne publique.

Malgré un mécontentement général menaçant de dégénérer en révolte, Abdul-Aziz hésitait encore à renvoyer le ministre abhorré. Une manifestation des softas, qui arrêlèrent l'équipage de son fils aîné, l'y contraignit. Il ne se décida pas toutefois, sans une dernière tentative de résistance.

Des bruits de déposition circulaient parmi le peuple, parvenant en sourdine jusqu'aux oreilles impériales.

Perplexe, inquiet, le Padichah se rend une nuit, en étouffant le bruit de ses pas, aux appartements de la validé à qui il demande conseil.

Contrairement au trouble de Sa Hautesse, la sultane affecte la sérénité.

— Il n'y a rien, dit-elle, qui mérite d'inquiéter le calife.

— Mais... la révolution gronde.

— La révolution !... Voilà un grand mot.

— Que me conseilles-tu ?

— De céder... pour le moment, à la demande des softas.

— Ainsi, je dois me séparer du grand-vézir et du chéikh-ul-islam ?

— Provisoirement.

— Et crois-tu que cette concession suffise ?

— Elle a de grandes chances d'amener l'apaisement, puisque c'est surtout à Mèh-moud Nédim qu'on en veut. Quant à la reconnaissance du peuple, que Votre Hautesse n'y compte pas. Quel est le souverain — fût-ce le meilleur et le plus magnanime — qui n'ait été payé d'ingratitude par ses sujets ?

Abdul-Aziz retourna dans ses appartements. Quelques instants après, il faisait venir auprès de lui son astrologue.

— Qu'est-ce que ta science t'a appris depuis hier ? lui demanda-t-il.

— Seigneur, seigneur..., bégaya l'astrologue.

— Eh bien ? Quoi ?

— Ne m'obligez pas, seigneur, à révéler de mauvais présages...

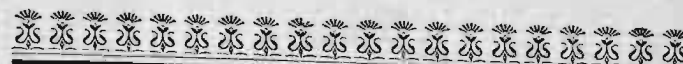
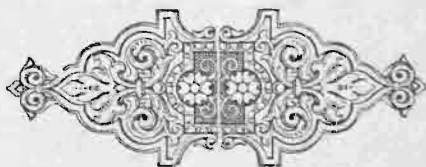
— Ainsi, gémit le sultan, les astres ne me sont pas propices ?...

Le devin garda le silence. Abdul-Aziz

poussa un soupir et laissa tomber son front dans ses mains...

Avant le jour, Mahmoud Nédim pacha était renvoyé et remplacé par Mehmed Ruchdi qui s'adjoignait Hassan Haïroullah effendi comme chéikh-ul-islam : Husséine Avni pacha, comme ministre de la guerre; Kaïsserli Ahmed pacha, comme ministre de la marine, et Midhat pacha, en qualité de ministre sans portefeuille.

Ces personnages devaient jouer, dans les événements qui se préparaient, le principal rôle.



XVIII

Résistances

Prince !...

— Fatma !... Quel changement sur ton visage !

L'ancienne favorite d'Abdul-Médjid s'était rendue au kiosque de Tchenguelkeuy, résidence de Mourad. Depuis son retour d'Europe, où il avait accompagné Abdul-Aziz, le prince-héritier n'habitait pas le palais de Dolma-Baghtché, mais un yali situé sur la rive asiatique. Il y jouissait d'un peu plus de liberté. En outre — et malgré la sultane mère — le sort cruel fait aux ex-favorites d'Abdul-Médjid, que l'on avait, comme on sait, cloîtrées au sérail d'Arnaoutkeuy, s'était re-

lativement adouci. La visite de Fatma à Tchenguelkeuy en était une preuve.

A la vue du changement subi par la physionomie de Fatma, Mourad montra une surprise qui n'échappa guère à la Grecque. Les lèvres de la jeune femme se crispèrent en un douloureux sourire.

— Prince, murmura-t-elle, le corps est, en effet, aussi malade que l'âme... Je n'avais déjà pas grande confiance en un avenir meilleur. Aujourd'hui je ne saurais nourrir la moindre lueur d'espoir...

Une toux violente secoua le frêle buste de Fatma.

— Je suis condamnée..., articula-t-elle.

L'ayant regardée fixement :

— Il ne faut jamais songer à la mort, dit le vélii-ahd. Elle viendra à son heure. Pour l'instant, tu vis. Sais-tu ce que l'avenir te réserve ? Tâche de l'envisager avec moins de pessimisme.

— Le puis-je, prince, alors que toutes mes espérances sont détruites, pareilles aux branches d'un arbre desséché ? Quelle joie peut éprouver un être qui n'est plus que l'ombre de lui-même, que les souffrances physiques et morales ont flétri, anéanti?...

— J'attribue les propos à une grande nervosité.

— Prince, je fondais — pourquoi m'en cacher ? — un suprême espoir en vous. Avec impatience, j'attendais le jour de votre avènement, convaincue que de vous, de vous seul pourrait venir le geste libérateur que, jusqu'ici, j'ai attendu en vain...

— Attends toujours. L'heure sonnera.

— Quand, prince ?...

— Elle sonnera, te dis-je, si c'est écrit.

— Alors je ne serai plus...

— Chasse ces pensées. Il n'est donné à personne de soulever le voile de l'avenir. A toi qui te désolés, il est réservé peut-être plus de joie, plus de bonheur qu'à moi-même sur qui tu avais cru pouvoir fonder tes espérances...

Fatma secoua la tête. Une nouvelle quinte agita sa poitrine. Soudain parut un noir qui annonça Husséine Avni.

— Introduis-le, fit Mourad.

L'ex-favorite se préparait à prendre congé. Mais le prince la retint.

— Reste, lui dit-il, tu ne gêneras pas notre conversation.

Arrivé sur le seuil, le séraskier aperçut Fatma. Il hésitait à avancer.

— Prince..., balbutia-t-il.

— Il n'y a pas de quoi te troubler, pacha, assura Mourad. Parle en présence de la sultane.

— Je préférerais entretenir Votre Altesse en particulier...

— Tu peux te fier à la discrétion de Fatma.

Husséine Avni parut hésiter encore quelques instants. Puis, comme ayant pris une résolution subite :

— Non seulement je ne me défie pas de la sultane, mais je suis sûr que ce que je vais avoir l'honneur de dire va lui procurer une satisfaction immense.

— De quoi s'agit-il ? interrogea Mourad.

— Prince, répondit le séraskier, en appuyant sur chaque syllabe, l'heure est arrivée de songer à une modification de l'ordre de choses existant. Ce changement s'impose avec une nécessité impérieuse...

— Mais... il me semble que depuis le retour de mon oncle, quelques améliorations ont été introduites dans l'organisation de l'Etat.

— Bien superficielles, prince. Et, en ce moment, tout va à la dérive...

— Que projetez-vous ?

— La seule chose qui puisse sauver le pays. Une déposition...

Mourad prit son front entre ses mains et resta plusieurs minutes absorbé dans une méditation profonde. Lorsqu'il releva la tête, une grande pâleur couvrait son visage, ses yeux étaient humectés de larmes.

— Prince, reprit le ministre, c'est de Votre Altesse que la Turquie attend son salut...

— Mais... tu me demandes de prêter les mains à la déposition de mon oncle...

— Je n'ai pas dit cela... Votre Altesse montera, simplement, sur le trône qu'un autre aura quitté. Cela signifie-t-il qu'elle doive prendre part à la tragédie?...

— Quoi ?... Qu'as-tu prononcé ? s'écria Mourad avec stupeur, presque avec égarement. De quelle tragédie s'agit-il ?... Le sang va-t-il couler ?

— Mais non, mais non, protesta Husséine Avni, se reprenant et désireux d'effacer la mauvaise impression de ses paroles.

— Tu as parlé de tragédie...

— Je n'ai pas affirmé que le sang devait, nécessairement, couler.

— Je ne veux pas qu'il coule du sang, entends-tu?... Pas même une goutte !

Fatma intervint :

— Votre Altesse ne me disait-elle pas tout à l'heure que rien ne pouvait se faire, sans un arrêt du sort ? Pourquoi prétend-elle maintenant se mettre en travers du destin ?

— Non ! non ! je ne veux pas que le sang coule... Je ne le veux pas ! Je consens — puisqu'on l'exige — à essayer de sauver ce malheureux pays ; mais quant à aller vers les degrés du trône, en marchant dans le sang, jamais !

. S'adressant au séraskier :

— Dis-moi, pacha, le changement projeté s'effectuera-t-il dans les formes *légales* ?

— Oui, prince.

Husséine Avni donna cette assurance sans hésiter ; car s'il avait été d'abord partisan d'un simple *paonciamento*, il s'était ensuite rallié à l'avis de Midhat qui préconisait une déposition par *fetva*.

— La vie de mon oncle sera-t-elle respectée ? insista Mourad.

— Sans doute, sans doute, affirma le ministre qui savait maintenant qu'avec la moindre parole hasardeuse, il risquait de renverser l'édifice si péniblement échafaudé.

— Ecoute bien... Si le sang souille les marches du trône, si la vie du sultan actuel n'est pas respectée, jamais, entends-tu ? jamais le prince Mourad ne ceindra l'épée des padichahs, et il considérera ceux qui auront attenté aux jours de son oncle comme ses pires ennemis !





XIX

Sélamlik

Ayant passé ses babouches brodées d'or, la validé se rendit aux appartements impériaux.

Abdul-Aziz était seul. Accoudé à une fenêtre, il suivait un combat de coqs.

— Seigneur, dit la sultane, cette fois, c'est à moi d'admirer le calme, la sérénité de Votre Hautesse... Hélas ! je n'ose la partager...

— Pourquoi, mère ? interrogea le Padi-chah.

— Toute sorte de périls nous entourent...

— Quoi ? Que se passe-t-il ? demanda le sultan, inquiet.

— Hélas ! je reconnais la justesse de ce proverbe des giaours : « Réchauffe le serpent dans ton sein pour qu'il te pique. »

— A quel propos le rappelles-tu ? Et quel est le serpent engourdi ?

— Dites *les serpents*... J'entends tous ces ministres qui doivent leur fortune à la faveur impériale.

— De quoi les accuses-tu ?

— D'ourdir contre leur souverain le plus perfide des complots...

— Et... qui doit en profiter ?

— Votre Hautesse a-t-elle besoin de me le demander ? A qui profiterait un complot de ce genre, si ce n'est à son neveu Mourad...

— Mourad est, en effet, l'héritier du trône. Mais il ne prêterait pas la main à une pareille trame. C'est un cœur droit, un caractère loyal...

— Vous le croyez, Seigneur... Pour ma part, je n'ai pas de lui une si bonne opinion. Ce prince hypocrite a pu, avec ses manières doucereuses, abuser Votre Hautesse. Mais un œil aussi exercé que le mien s'y serait trompé d'autant moins, que, jour et nuit, je ne songe qu'à la sécurité, au repos du

Padichah. Ainsi, depuis quelque temps, la Grecque Fatma, cette favorite du sultan défunt, fait de fréquentes visites au harem du vélîi-ahd...

— C'est moi qui l'y ai autorisée.

— Votre Hautesse n'a pas été bien inspirée. Voilà une femme extrêmement dangereuse... J'appréhende plus d'une chose de ses allées et venues à Tchenguelkeuy...

— Nous les interdirons, au besoin.

— Pourquoi pas tout de suite, Seigneur ?

— Ne te presse pas, validé. Dans quelques jours — pourvu que ma conviction soit faite au sujet de ce que tu supposes — je t'autoriserai à communiquer toi-même au chef des eunuques l'ordre de ne plus laisser sortir Fatma.

Un éclair de joie passa dans les prunelles de la sultane,

— Mais, dit-elle, cela ne suffit pas. Il faut arroser avec du poison les conspirateurs qui ont nom Avni et Midhat...

— Les traîtres ! articula le monarque, en serrant les poings.

— Votre Hautesse doit agir avec la plus grande prudence, Seigneur. Nos ennemis sont nombreux...

— Que me conseilles-tu, validé ?

— C'est la mosquée Ahmédieh qui est choisie cette semaine pour le Sélamlík. N'y allez pas, Seigneur. Faites vos dévotions à celle de Ste-Sophie.

— Je suivrai ton avis.

La journée, ce vendredi-là, fut splendide. Malgré le bruit que les softas allaient se livrer à une manifestation, les rues grouillaient de monde.

De son côté, quelles que fussent ses inquiétudes, Abdul-Aziz ne pouvait se dispenser d'aller au Sélamlík. Aussi, à l'heure habituelle, quitta-t-il le palais de Dolma-Baghtché, dans un magnifique équipage qu'entourait une nombreuse escorte.

Vers midi, Sa Hautesse arriva à Ste-Sophie.

Cet édifice imposant qui, dans le cours des siècles, a assisté à tant d'événements glorieux ou dramatiques, semblait, ce jour-là, avoir revêtu un cachet plus mystérieux et plus terrible, et le peuple s'attendait à y voir se dérouler une de ces sanglantes tragédies qui avaient marqué son passé.

Abdul-Aziz priait avec ferveur.

La foule des croyants avait précédé Sa

Hautesse à la mosquée. Parmi cette multitude, on remarquait aussi des chrétiens, car la religion islamique ne leur interdit pas l'accès des lieux de prière.

Le concert des cantiques s'élève dans l'atmosphère chargée ; l'écho se répercute sous cette voûte, unique au monde, puis va se fondre, se perdre dans la profondeur des tribunes ornées de colonnes.

Bien que certaine d'avoir fait rater le complot, la validé sultane n'en promenait pas moins, à travers le treillis de sa tribune, sur la multitude, des regards inquiets.

La voix de l'imam s'élève, et les croyants à genoux, se prosternent ; leurs lèvres effleurent les tapis étendus sur les dalles. Les dames du harem sentent leurs fibres doucement caressées. Seule la validé reste indifférente : son esprit est ailleurs, absorbé par la tempête dont elle perçoit le sourd grondement...

Les softas continuent à chanter... D'un mouvement rythmique, les têtes s'abaissent, se relèvent. A voir ces fez rouges s'incliner ainsi, puis se redresser, on dirait un champ de roseaux sous le souffle de la brise.

Depuis des siècles, cette coupole fameuse, ces voûtes, ces chapiteaux, ces colonnes de porphyre assistent, impassibles, dans cette enceinte, aux scènes sacrées. Muettes, elles écoutent les invocations ardentes ou angoissées montant vers Allah...

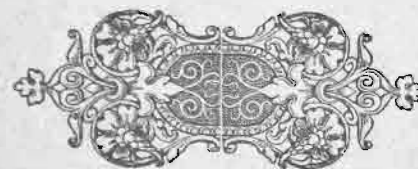
Les religions ont passé, se transformant ou se succédant. Seul Jéhovah est resté le même, écoutant la prière du chrétien, comme du musulman. Sous les arcades dorées ont défilé des empereurs, des patriarches, des processions d'évêques, de prêtres et de diacres, répandant le parfum de leurs encensoirs. Là a passé l'illustre Chrysostôme, assis sur un trône enrichi de diamants que portaient des opulents animés par la foi. Triomphale, Pâques y a été célébrée avec un apparat, une splendeur extraordinaires, cependant que, sous les voûtes, se prolongeait le bruit des trente-deux crécelles qui fit, pour la première fois, battre le cœur de la foule, à la consécration du majestueux édifice dont la vue arrachait ce cri à Justinien : « Salomon, je t'ai surpassé !... »

Avec la conquête ottomane, la religion, les rites ont changé. Mais sous l'immense

coupole, retentit toujours le nom de Celui qui, appelé Jéhovah, Dieu ou Allah, n'en reste pas moins l'Être suprême devant qui toute créature se prosterne...

Le Séamluk était terminé.

Sans incident, Abdul-Aziz rentra à Dolma-Baghtché.





XX

Inquiétudes

A l'extérieur la situation n'était pas plus rassurante. Des symptômes alarmants justifiaient les inquiétudes, les angoisses.

Par une après-midi étouffante, Abdul-Aziz se trouvait avec la validé sultane — cette femme impérieuse qui lui était restée immuablement fidèle — au palais de Beylerbey.

Ce sérail, dû à l'architecte Agop bey Balian, est la plus fastueuse peut-être des résidences impériales. Le sultan l'avait fait bâtir en 1865, au pied de la colline de Boul-

gourlou. L'impératrice Eugénie, qui l'habita en 1869, en fut si émerveillée, qu'elle conféra à Agop bey le ruban de la Légion d'honneur. En effet, ce palais est un chef-d'œuvre d'art et de goût. Il est tout entier en marbre le plus pur. Derrière, se trouve un magnifique jardin. On y admire le groupe en marbre et bronze représentant un combat de bêtes sauvages. Le parc, où de petits kiosques blancs tranchent sur un vert vif, est digne de tenter le meilleur pinceau. L'intérieur du sérail est comparable à un musée d'art et de richesses. Ravissante est la cour ornée de colonnes où se dresse l'escalier monumental. La grande salle a un cachet tout spécial, avec sa colonnade, son bassin et ses jets d'eau. L'escalier qui y conduit est l'Art même dans toute sa finesse, son élégance, sa majesté.

Abdul-Aziz et sa mère en descendirent lentement les marches.

— Hélas ! soupirait le sultan, chaque parcelle de ma gloire s'évanouit dans l'océan de l'ingratitude publique...

— La raison en est claire...

— Je comprends... Tu me reproches d'avoir réchauffé Mourad dans mon sein... Mais ce prince est-il aussi indigne de ma confiance que tu t'obstines à le penser ?

— Hélas ! Seigneur, je constate que vos yeux ne sont pas encore dessillés... Si au moins c'était là l'unique cause de nos embarras !

— Que me reproches-tu encore ?

— A Dieu ne plaise que je me permette de critiquer les actes de Votre Hautesse ! Quand, parfois, j'ose donner quelques humbles avis, je ne suis guidée que par l'amour maternel et le souci de la félicité du Padi-chah.

— Parle, mère. A quel autre motif attribues-tu nos si cruels ennuis ?

— Votre Hautesse aurait dû, avant tout, s'efforcer de gagner l'affection *aveugle* de la masse musulmane.

— Mais... sous ce rapport, je n'ai, me semble-t-il, rien épargné.

— Et la sympathie dont Votre Hautesse honore les Arméniens ?...

— Quel mal y a-t-il à cela ? Lorsque j'étais vélîi-ahd, je n'aimais guère cette race.

Mais au cours de mon règne, j'ai pu apprécier ses qualités.

— Vous auriez pu, Seigneur, les récompenser par de l'argent ou des cadeaux, sans leur conférer des rangs et les élever jusqu'aux charges publiques. En leur accordant des honneurs qui sont l'apanage des croyants, Votre Hautesse a blessé la susceptibilité musulmane et créé parmi les fidèles un mécontentement profond, une sourde irritation...

— Voyons, validé, les honneurs que j'ai accordés aux Arméniens compensent-ils les services qu'ils ont, de tout temps, rendus aux padichahs et à l'Etat? Songe un peu... Les Russes arrivent jusque devant notre capitale; ils déclarent ne pas vouloir la quitter avant qu'on leur ait remis une très forte somme. Le trésor est aux abois et l'on ne sait où trouver l'argent. C'est un Arménien qui fournit les moyens de libérer le territoire. Des abus sont commis à la douane. C'est un Arménien qui est appelé à la réorganiser. Au moindre besoin du trésor, nous faisons appel à la bourse des Arméniens. Et qui a construit nos palais? Qui, aux yeux des Européens, a rehaussé le prestige de l'art

oriental? Ne sont-ce pas les Arméniens? J'avais d'autres idées, quand j'étais prince, et les faveurs dont mon frère Médjid comblait cette race m'offusquaient et m'irritaient. Mais aujourd'hui je puis, en connaissance de cause, proclamer qu'il avait raison, et je ne crois nullement avoir mal agi en suivant son exemple.

— Je ne conteste pas certains mérites des Arméniens. Mais Votre Hautesse aurait dû songer avant tout à ses intérêts et ne pas risquer d'indisposer nos musulmans ombrageux et jaloux... Et puis, dans le manieement des deniers publics, les Arméniens ont-ils été toujours des modèles de probité? Votre Hautesse oublie Djézaïrlan...

— Pour un! Et encore... Mais alors que tu nommes Djézaïrlan, pourquoi ne cites-tu pas aussi Kazèze Artine? Et Aghaton effendi, ce réorganisateur de notre service des postes, à la mort de qui Djémil pacha disait avec raison que la Turquie avait perdu une grande tête, et le Padichah, un serviteur dévoué? Et Tinghir Ohannès effendi, surnommé le *conseil* des ministres? A propos de celui-là, j'ai entendu plus d'une fois Ali pacha répéter que sa disparition

était une perte irréparable pour l'Empire. Non, non ! j'ai pu avoir des torts, mais en cela, je ne crois pas avoir mal agi... Quel que doive être l'arrêt du destin, sous ce rapport, j'ai la conscience tranquille.

Au ton d'Abdul-Aziz, la validé comprit qu'elle ne gagnerait rien à le contredire. Elle porta donc la conversation sur un autre sujet, beaucoup plus brûlant du reste.

— Pour en revenir à nos embarras, ils sont, hélas ! d'une double nature : difficultés intérieures, difficultés extérieures...

— Les secondes, je ne m'en soucie pas outre mesure. Mais les premières m'inquiètent chaque jour davantage...

— Votre Hautesse a raison... Avni et Midhat sont des personnages particulièrement dangereux...

— Si j'en étais sûr, leur révocation et leur exil eussent été déjà un fait accompli.

— Mon avis est que Votre Hautesse ne saurait agir trop vite...

— Comme tu y vas ! Alors que partout je sens l'abîme sous mes pieds, que je ne sais à qui me fier, puis-je prendre à la légère, sans posséder des preuves, une résolution aussi grave ?

— Je crains que le jour où Votre Hautesse croira la mesure opportune, il ne soit trop tard...

Abdul-Aziz parut réfléchir. Sa rude physionomie prit soudain une expression farouche... La validé en ressentit une joie des plus vives. Mais presque aussitôt les traits du monarque se détendirent, et la mélancolie succéda au courroux. Son bras fit un geste de lassitude.

— *Kader !* murmura-t-il.

Tristement, la mère et le fils gagnèrent le quai où les attendaient deux caïques à cinq paires de rames.





XXI

Heures tristes

Le mauve brouillard du Bosphore entoure comme d'un crêpe les minarets et les mosquées.

Autour de la tour de Léandre, des barques de pêcheurs, leurs voiles déployées, attendent les rayons du jour.

Trois caïques, dans chacun desquels a pris place une femme voilée, filent vers Tchenguelkeuy.

Les rames battent l'onde avec un bruit sonore. Le mouvement des caïques est si rapide que, parfois, ils ne peuvent éviter entre eux de légères collisions qui arrachent aux femmes de petits cris de frayeur. Lorsque la brise écarte leur voile, vite elles le

ramènent sur leur visage. A l'arrière de chaque embarcation est assis un noir qui observe...

Les caïques se dirigent vers Tchenguelkeuy.

A travers leur voile, les hanems contemplent le site asiatique, Scutari avec ses maisons en bois, comme massées les unes sur les autres, ses hauteurs verdoyantes où la vigne est en fleurs, ses mosquées émergeant du brouillard en train de se dissiper, et, dans ce silence matinal, d'autant plus empreintes de charme et de mélancolie...

L'une des trois femmes est Fatma. Son caïque, qui a distancé les autres, accoste au yali du vélî-ahd.

Le brouillard se dissipant de plus en plus, les croissants d'or des minarets étincellent au soleil, et sur ses deux rives, le Bosphore offre la féerie des villages surmontés de collines. Des bois de Tchenguelkeuy d'agréables senteurs se dégagent que les narines aspirent avec délices.

Les deux autres caïques accostent au même endroit. Chéfika et Arminé en débarquent.

Cette demeure n'appartenait plus aux

Keutchéoglou. Acquisée par Abdul-Aziz, elle servait alternativement et selon le caprice du monarque, de résidence aux différents princes. A l'époque dont nous parlons, elle était habitée par Mourad.

Une visite aussi matinale de la part des sultanes surprit le prince qui ne savait à quoi l'attribuer. Fatma se hâta de lui annoncer qu'on était à *la veille* d'événements décisifs.

Cette révélation fit tomber Mourad dans une profonde rêverie.

La Grecque et Arminé s'étant éloignées dans la direction du parc :

— Prince, dit Chéfika, un *sérieux* danger menace la vie de Fatma, un danger qu'elle ignore...

— Je sais que la malheureuse est poitrinaire...

— Il ne s'agit pas de son mal...

— De quoi donc est-elle menacée ?

— Sa mort est décidée...

— Par qui ?

— Ne le devinez-vous pas ? Qui peut avoir juré sa perte, si ce n'est une seule personne qui est son ennemie mortelle ? Elle l'a ac-

cusée de tramer avec vous un complot contre Sa Hautesse...

— Mon Dieu ! tant de noirceur est-elle possible ?

— Prince, il faut sauver Fatma...

— Hélas ! en ai-je les moyens ?

— La voici...

Depuis que Fatma se savait atteinte du mal terrible qui, dans les harems, sévit avec une si grande intensité, son humeur était devenue plus sombre.

— Prince, dit-elle, en s'approchant presque soutenue par Arminé, je vous apprendrai une chose qui ne manquera pas de vous faire plaisir...

— Quoi donc, Fatma ?

— Votre Altesse cherchait toujours à me consoler, en tâchant de me faire oublier mon pays natal, ou en me berçant de l'espoir que je le reverrais...

— Eh bien ? Qui te dit que tu ne le reverras pas ?

— Je n'en ai plus le désir...

Le ton dont furent prononcées ces paroles était d'une tristesse indicible. Mourad regarda longuement Fatma. Le visage de

l'ex-favorite était pâle, ses joues creuses ; le feu de la fièvre brûlait ses prunelles...

— Je me prépare pour un autre voyage, articula-t-elle.

— Tais-toi... Tu n'as pas le droit de te mêler de ce qui dépend d'Allah. N'as-tu pas encore la jeunesse ?

— Oui, une jeunesse fanée, flétrie...

Arminé ouvrait la bouche, lorsqu'un noir s'approchant, annonça au prince qu'Huséine Avni se trouvait au salon et qu'il *tenait* à voir *immédiatement* Son Altesse.

Ce désir, manifesté dans des formes aussi peu protocolaires, troubla Mourad, plus qu'il ne le surprit. Il quitta néanmoins les sultanes qui, de leur côté, rejoignirent leurs caïques.

La conversation entre le prince et Huséine Avni fut longue, mais elle ne resta pas sans résultat : quelques heures après, Mourad partait, en compagnie du ministre, pour le séraskiérat...





XXII

La Déposition

Le même jour, un équipage entraît dans la cour du palais de Dolma-Baghtché.

Fatma en descendit. Elle s'était rendue au sérail, sur un ordre exprès du Padichah. Deux noirs, qui attendaient son arrivée, la conduisirent auprès de Sa Hautesse.

Étendu sur un large sofa, devant une fenêtre ouverte, Abdul-Aziz regardait la mer. A l'entrée de Fatma, il tourna légèrement la tête. La Grecque s'approcha du souverain avec toutes les marques du respect, et, prosternée, baisa le pan de son habit. Puis, sur un signe du monarque, elle alla occuper un siège.

— Sais-tu pourquoi je t'ai fait appeler ? demanda Abdul-Aziz.

— Non, Seigneur. Mais je suis prête à obéir aux ordres de Votre Hautesse.

— Je n'ai pas d'ordres à te donner. Je vais, simplement, exprimer un désir. Je veux que tu chasses ta tristesse, que tu sois heureuse... Mon frère Médjid avait pour toi une grande tendresse : tu la méritais. Moi aussi je t'affectionne et mon désir est que tu vives désormais dans mon sérail, prenant part à toutes les fêtes, à toutes les réjouissances.

C'était là un coup de la sultane mère. Fatma n'eut pas de peine à le comprendre. A force d'accusations, d'insinuations, la validé était parvenue à persuader Abdul-Aziz que Fatma était une femme dangereuse et qu'il serait prudent de la faire garder à vue.

— Seigneur, répondit l'ex-favorite, je suis très reconnaissante à Votre Hautesse de cette délicate attention. Mais le Padichah ne peut ignorer que je souffre de la poitrine... Mes jours étant comptés, quel plaisir puis-je prendre aux divertissements ?

— Voyons, voyons, tu t'exagères ton mal.

En d'autres circonstances, Fatma eût lutté. Mais en l'état où se sentait la malheureuse, elle n'essaya même pas de se soustraire au coup qui l'atteignait. Tel un lys meurtri par l'orage, elle baissa la tête, douloureusement résignée, et ces mots sortirent de ses lèvres :

— Mon devoir est de me conformer aux désirs du Padichah.

Peu après, elle se rendait dans ses nouveaux appartements.

Elle ne fut pas plutôt sortie, que la validé parut. Voyant le monarque toujours étendu sur le sofa, en contemplation devant le paysage :

— Seigneur, dit-elle, tant de calme, après de si vives alarmes ! Que ne puis-je partager la quiétude de Votre Hautesse !

— Qu'as-tu à m'apprendre ?

— Padichah, votre trône est ébranlé...

— A ton tour, ne t'exagères-tu pas un peu nos dangers ? Je viens de causer avec Fatma. Elle ne m'a guère fait l'effet d'une conspiratrice...

— Ah ! Seigneur, quand donc les yeux de Votre Hautesse se dessilleront-ils ?

— Mais Fatma a-t-elle la force de s'occuper de complots ? Minée par la phtisie, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Sous peu, cette ombre aura aussi disparu...

— Quant à cela, c'est certain ! grommela la sultane.

Et un mauvais sourire plissa ses lèvres.

La nuit avait étendu son voile.

Au sérail tout le monde dormait. Seule Fatma ne réussissait pas à fermer l'œil. La toux la torturait. Ayant, à diverses reprises, porté son mouchoir à ses lèvres, elle l'en retira maculé de sang. Prise soudain d'une quinte plus violente, elle dut se lever à demi sur son lit. Tandis qu'elle étendait la main vers un crachoir, ses regards rencontrèrent ceux d'une femme qu'à la lueur de la veilleuse, elle reconnut avec terreur...

De la main elle lui fit signe de s'éloigner. Mais la sombre apparition, qui n'était qu'à quelques pas, fondit sur l'ex-favorite et ses mains de harpie la saisirent à la gorge...

Il n'y eut pas de lutte. Epuisée par la

souffrance, Fatma se laissa achever... Peut-être aussi ne voulut-elle pas se défendre, heureuse d'être délivrée d'une vie qui était pour elle un poids insupportable.

Dans la même nuit qui vit se commettre ce crime, on décidait l'exécution du coup d'Etat.

Une heure plus tard, le palais de Dolma-Baghtché se trouvait cerné par terre et par mer, la déposition du sultan était un fait accompli et le prince Mourad, conduit au séraskiérat, était proclamé Padichah.

Restait l'accomplissement de la plus pénible des formalités : la notification à Abdul-Aziz du fetva de sa déchéance.

Suleyman pacha, commandant de l'Ecole militaire, s'en chargea.

Se frayant un passage à travers les appartements impériaux, il arriva, malgré les observations du personnel, jusque devant la porte de la chambre où reposait Abdul-Aziz et demanda à être introduit.

Le chambellan de service ayant réclamé une pièce signée des ministres, Suleyman pacha insista sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Le chambellan se décida à prévenir son maître.

— Que me veut à cette heure le commandant du Harbié ? s'écria Aziz.

— Je ne sais, au juste, Seigneur. Il tient un document, d'une très haute importance, affirme-t-il, et qu'il veut communiquer à Votre Hautesse.

— Qu'on l'introduise, puisque l'objet de sa visite est si sérieux.

Dès qu'il fut en présence d'Abdul-Aziz, Suleyman pacha, avec une brusquerie toute militaire, lui déclara que, de par la volonté de la nation, il n'était plus sultan et que Mourad V l'avait remplacé sur le trône. En même temps il lui donna lecture du fetva de déposition :

Si le Commandeur des fidèles donne des preuves d'un dérangement d'esprit et d'incompétence dans les affaires de l'Etat ; qu'il emploie les revenus publics à des dépenses personnelles au delà de ce que l'Etat et la nation peuvent supporter ; qu'il jette la confusion dans les affaires spirituelles et temporelles, et que son maintien au pouvoir est nuisible à l'Etat et à la nation, peut-il être déposé ?

Réponse : La loi sacrée dit : « Oui ».

Ecrit par l'humble

HASSAN HAÏROULAAH.

Que Dieu lui accorde miséricorde !

Le monarque entra dans une grande colère ; d'effroyables menaces sortirent de sa bouche. Mais au même instant, les canons des navires rangés devant Dolma-Baghtché ébranlèrent de leurs grondements la demeure impériale...

Abdul-Aziz comprit ce que ces salves signifiaient. Pris d'un découragement soudain, il baissa la tête, et avec la résignation fataliste qui est au fond de tout musulman, il se soumit à l'inéluctable...

Un iradé du nouveau sultan l'invitait à quitter le palais de Dolma-Baghtché pour celui de Top-Capou.

Au moment d'abandonner le sérail où, durant si longtemps, il avait commandé en maître, Abdul-Aziz adressa ces paroles à la sultane mère qui l'avait rejoint, effarée :

— Ah ! validé, tu as été pour moi une bien mauvaise conseillère !

La mort tragique de Fatma remplit Mourad de douleur. Ainsi l'infortunée s'en était allée, sans avoir eu la consolation de revoir, avant de mourir, son pays natal. Un iradé prescrivit que le corps fût transporté au sérail d'Arnaoutkeuy.

Parmi les compagnes de Fatma, celle qui

versa le plus de larmes fut Chéfika, l'amie dévouée et la confidente de la Grecque. La joie qu'elle éprouvait à assister à l'aurore du nouveau règne s'assombrissait du chagrin que lui causait ce décès et de ce que son amie, qui avait tant souffert, n'était pas là pour goûter les bienfaits d'un régime plus libre.

L'avènement de Mourad fut accueilli par la nation entière avec une vive allégresse.

Le fils d'Abdul-Médjid était, en effet, un prince aux idées larges, au caractère magnanime, qui, dès le premier instant, avait manifesté la volonté de gouverner avec douceur et justice, de ne faire aucune différence entre ses sujets, musulmans ou chrétiens. L'établissement d'un régime propre à assurer l'égalité et à supprimer des abus séculaires était la plus chère aspiration de son cœur. Nul doute que si son règne n'avait pas eu un terme aussi brusque et aussi prématuré, bien des malheurs eussent été épargnés à la Turquie.

Rompant avec les usages ou les sentiments auxquels avaient obéi ses prédécesseurs, Mourad avait fait preuve, à l'égard du déchu — qui n'avait pourtant pas été

tendre pour lui — d'une grande mensuetude. Avant d'accepter le sceptre, il avait exigé et obtenu des ministres que la vie de son oncle fût respectée. Quelques jours après sa déchéance, Abdul-Aziz ayant, dans une lettre, sollicité du nouveau sultan d'être, pour raisons de santé, transféré du palais de Top-Capou à celui de Tchéragan, Mourad V y consentit, quels que fussent les inconvénients et même les dangers du voisinage de cette résidence avec le palais impérial.

Malgré l'accomplissement de son désir, Abdul-Aziz n'en restait pas moins abattu. Quelque résignation qu'il eût montrée en entendant tonner les canons de la flotte, il ne pouvait se faire à sa situation actuelle. Il songeait aux fêtes de son avènement, à ses fastueux voyages en Europe et en Egypte, à ses retours triomphaux, au temps de sa toute-puissance où un geste de sa main suffisait pour bouleverser l'Empire. Le souvenir de tant de splendeur, maintenant évanouie, lui serrait le cœur à l'étouffer. Il avait des révoltes soudaines, au cours desquelles il maudissait ou menaçait les auteurs de sa chute.

Souvent son successeur — bien qu'il eût accepté le sultanat à son corps défendant — n'était pas lui-même ménagé.

— Ah ! s'écriait le déchu, si j'avais su quelle plante était ce Mourad, je l'aurais, comme *elle* me le conseillait, arrosé avec du poison.

Après ces accès de fureur, il tombait en de longues prostrations dont il ne sortait qu'avec un surcroît d'abattement moral et de dépression physique. Surtout il ne voulait pas voir la validé — son mauvais génie —, transférée aussi au palais de Tchéragan. Il avait des conversations assez fréquentes avec son épouse favorite, Mihri sultane, qui n'avait pas été pour lui une meilleure conseillère.

La validé, malgré l'aversion qu'elle inspirait à son fils, ne cessait de s'intéresser au sort de celui que, par ses funestes conseils, elle avait grandement contribué à perdre. Et sa sollicitude n'était pas — cette justice est due à l'impérieuse sultane — dictée par l'intérêt personnel. Elle aimait sincèrement Abdul-Aziz. Mais son affection ressemblait à l'amour d'une tigresse pour ses petits.

— Que fait le Padichah ? demanda-t-elle d'une voix inquiète à Mihri sultane qui venait de quitter Abdul-Aziz.

— Notre maître est toujours triste. Il a désiré des ciseaux que je lui ai remis...

— Tu as eu tort, interrompit la validé.

— Pourquoi?... interrogea Mihri, surprise.

— Dans la disposition d'esprit où est Sa Hautesse, il n'est guère prudent de lui remettre des instruments de ce genre...

— Que dis-tu, validé ? Le Padichah pourrait-il se livrer à quelque acte de désespoir?...

— Tout est à appréhender de ce caractère que le coup du destin a pu ployer, mais non dompter...

Tandis que l'on s'occupait ainsi de lui, Abdul-Aziz, son front brûlant appuyé contre une vitre, laissait ses regards errer sur le Bosphore. Sa vue pouvait embrasser Scutari, le Vieux-Sérail, la Marmara, avec, à son entrée, la blanche tour de Léandre, et même, en partie, le palais de Dolma-Bagh-tché, hier sa demeure somptueuse, aujourd'hui sérail d'un autre...

Il poussa un cri de douleur qu'on eût dit

un rugissement. Brusquement, il se retira de la fenêtre...

Le crépuscule approchait.

Au dehors résonnait sur les dalles le bruit des pas des soldats préposés à la garde de Tchéragan. Baïonnette au canon, ils faisaient la ronde sur le quai, ainsi que tout autour du palais dont la moindre issue était gardée par la troupe.

Vers l'aube, un personnage de marque passait en caïque au large de Béchiktache, se rendant au Haut-Bosphore. Il aperçut une embarcation qui se détachait du quai de Tchéragan. Quelqu'un était assis à l'arrière, cherchant à dissimuler son visage. Le personnage dont nous venons de parler n'eut pas de peine à reconnaître Husséine Avni...

Bientôt des cris perçants partirent de la pièce occupée par le sultan déchu. Abdul Aziz avait été trouvé sur un fauteuil, la tête renversée en arrière, inanimé... Le sang inondait le parquet...

Le désespoir de la validé faisait peine à voir. A cette minute, elle payait pour tout ce qu'elle avait pu commettre dans sa vie d'injustices et d'infamies...

Quant à Mihri sultane, elle s'était évanouie sur le corps de son époux.

A quoi fallait-il attribuer cette mort ?

Au crime ou au suicide ?

L'examen du cadavre, fait par dix-sept médecins : les docteurs Marco pacha, Nouri pacha, Jullius Mellingen, Carathéodory, Sotto, Dickson, Marroni, Nouridjan, Spadaro, Vitalis, S. Spagnolo, Marc Markel, Yatropoulo, Miltiadi bey, Abdinour effendi, Moustafa effendi, Servet bey, Mehmed bey et Jacques de Castro, conclut au suicide à l'aide de ciseaux.

Par contre, le fameux procès de Malta-Kiosk, ordonné par Abdul-Hamid et qui ne fut entouré d'aucune des garanties de justice et d'impartialité requises, conclut à la mort par assassinat.

Où est la vérité ?

L'histoire n'a pas encore éclairci ce mystère.

Toujours est-il que le Circassien Hassan, frère de Mihri sultane et beau-frère d'Abdul-Aziz dont il était aussi aide-de-camp, crut devoir venger sur le séraskier et ses collègues la mort de son impérial maître.

Le drame de Tavchan-Tachi, où les mi-

nistres de la guerre et des affaires étrangères, Husséine Avni et Réchid pachas furent tués, le ministre de la marine Kaïsserli Ahmed pacha, grièvement blessé, et où plusieurs serviteurs des ministres ainsi que des gendarmes accourus au bruit des détonations, trouvèrent également la mort, est trop connu pour que nous ayons besoin de le relater.

Ces événements succédant à la déchéance d'Abdul-Aziz et à sa fin mystérieuse et tragique, avaient à ce point ébranlé la raison de Mourad V, qu'une nouvelle déposition fut jugée nécessaire.

Peut-être, en cette circonstance, Midhat pacha se hâta-t-il un peu trop.

S'il faut en croire certaines affirmations dignes de foi, le renommé aliéniste Dr Mongeri aurait déclaré que la maladie du sultan, causée par des émotions violentes, était parfaitement guérissable et qu'après un traitement de quelques mois, il recouvrerait la raison et la santé.

Les ministres, poussés par Midhat, passèrent outre.

Mais le soir même de la proclamation d'Abdul-Hamid, Mehmed Ruchdi pacha

laissait échapper ces paroles qui exprimaient un profond regret :

— Nous nous sommes bien pressés de nous débarrasser de Mourad. Pussions-nous ne pas nous en repentir !

Ils s'en repentirent, en effet, et amèrement.

Midhat et Damad Mahmoud devaient périr, étranglés, à Taïf...

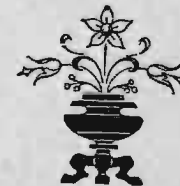
De tous les artisans de la déposition des sultans Aziz et Mourad, le plus heureux fut encore Mehmed Ruchdi. Abdul-Hamid lui ordonna de se retirer dans une ferme que possédait le vézir, et c'est là qu'il mourut.

L'avènement de Mourad V avait été accueilli par des transports de joie. Celui d'Abdul-Hamid remplit les cœurs d'une invincible tristesse. On eût dit que chacun pressentait l'ère sombre entre toutes qu'allait connaître la Turquie et les effroyables catastrophes qui allaient fondre sur elle...

FIN

TABLE DES MATIERES

	Pages
Préface	3
I. Les immortelles	11
II. Indifférence	21
III. Remontrances	35
IV. Confidences	51
V. Nostalgie	67
VI. Panorama	75
VII. Complot	81
VIII. Prédication	93
IX. Tentations	101
X. Les derviches tourneurs	109
XI. Le Padichah	117
XII. Recluses	125
XIII. Un bon prince	137
XIV. Le mariage	145
XV. Le prince Abdul-Hamid	153
XVI. Effervescence	161
XVII. Consultations	165
XVIII. Résistances	171
XIX. Sélamlik	179
XX. Inquiétudes	187
XXI. Heures tristes	195
XXII. La déposition	201





SISMANOGLU
MEDYA

STEFANO GILIO
MILGARD

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, rue Bonaparte, Paris

PETITE
BIBLIOTHÈQUE ARMÉNIENNE

Publiée sous la direction de M. F. MACLER

Format in-18 elzévir

- I. **La Possédée**, par CHIRVANZADÉ. Traduction par Archag Tchobanian 3 fr. »
- II. **Nouvelles Orientales**, par MINAS TCHÉRAZ 2 fr. 50
- III. **Contes et Légendes de l'Arménie**, traduits et recueillis par F. MACLER. Préface de R. Basset 3 fr. »
- IV. **Vers la Liberté. L'Abîme**, par AVÉTIS AHARONIAN, traduction par le Dr Missak Chamlian et Elias-Sarkis Altian. Préface de A.-F. Herold . . . 3 fr. »
- V. **Clarté Nocturne**, par R. ZARTARIAN, traduction par A. Tchobanian, Colangian et Essayan. Préface de G. Bonet-Maury 3 fr. »
- VI. **Maître Balthazar**, par H. BARONIAN, comédie en trois actes, introduction et traduction par Silnitzky 3 fr. »
- VII. **Contes et Nouvelles**, par H. ARAKÉLIAN. Scènes de la vie arméno-persane. Traduction par Aram Eknayan (*En préparation.*)

o o o o o o o o

L'Eglise Arménienne. Son Histoire, sa Doctrine, son Régime, sa Discipline, sa Liturgie, sa Littérature, son Présent, par M^{sc} MALACHIA ORMANIAN, in-8. 5 fr. »